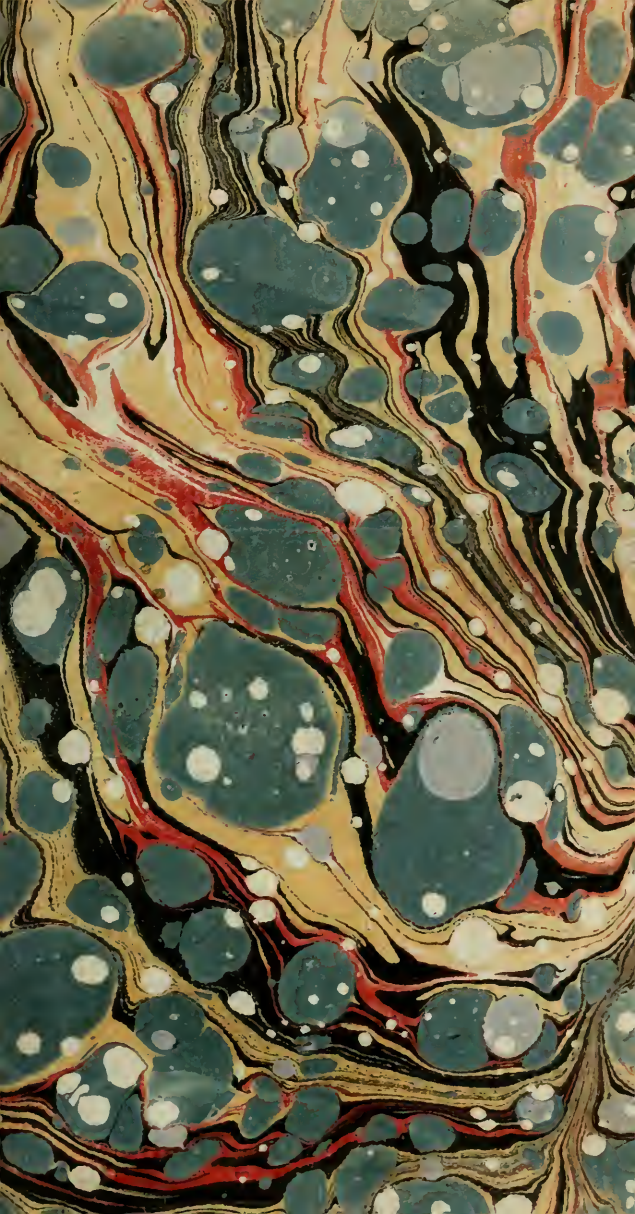
F0A-807

Library

of the

University of Toronto



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/1791emileoudel03rous

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat.
Sen. de irâ. L. II. c. 13.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Suite du Livre quatrième.

« IL y a trente ans que, dans une » Ville d'Italie, un jeune homme expa- » trié se voyoit réduit à la dernière » misere. Il étoit né Calviniste ; mais » par les suites d'une étourderie, se » trouvant fugitif, en pays étranger, » sans ressource, il changea de religion » pour avoir du pain. Il y avoit dans » cette ville un hospice pour les Pro- » sélytes, il y fut admis. En l'instruisant

» ſur la controverſe, on lui donna des
» doutes qu'il n'avoit pas, & on lui
» apprit le mal qu'il ignoroit: il entendit
» des dogmes nouveaux, il vit des
» mœurs encore plus nouvelles; il les
» vit, & faillit en être la victime. Il
» voulut fuir, on l'enferma; il ſe plai-
» gnit, on le punit de ſes plaintes; à
» la merci de ſes tyrans, il ſe vit traiter
» en criminel, pour n'avoir pas voulu
» céder au crime. Que ceux qui ſavent
» combien la première épreuve de la
» violence & de l'injuſtice irrite un
» jeune cœur ſans expérience, ſe figurent
» l'état du ſien. Des larmes de rage
» couloient de ſes yeux, l'indignation
» l'étouffoit. Il imploroit le ciel & les
» hommes, il ſe confioit à tout le
» monde, & n'étoit écouté de perſonne.
» Il ne voyoit que de vils domeſtiques
» ſoumis à l'infâme qui l'outrageoit,
» ou des complices du même crime,
» qui ſe railloient de ſa réſiſtance &

» l'excitoient à les imiter. Il étoit perdu » sans un honnête Ecclésiastique qui » vint à l'hospice pour quelque affaire, » & qu'il trouva le moyen de consulter » en secret. L'Ecclésiastique étoit pauvre, » & avoit besoin de tout le monde ; » mais l'opprimé avoit encore plus be- » soin de lui, & il n'hésita pas à favo- » riser son évasion, au risque de se faire » un dangereux ennemi.

» Echappé au vice pour rentrer dans » l'indigence, le jeune homme luttoit » sans succès contre sa destinée ; un mo- » ment il se crut au-dessus d'elle. A la » premiere lueur de fortune, ses maux » & son protecteur furent oubliés. Il » fut bientôt puni de cette ingratitude, » toutes ses espérances s'évanouirent : » sa jeunesse avoit beau le favoriser, » ses idées romanesques gâtoient tout. » N'ayant, ni assez de talent, ni assez » d'adresse pour se faire un chemin fa- » cile ; ne sachant être ni modéré ni

» méchant, il prétendit à tant de choſes ; » qu'il ne ſut parvenir à rien. Retombé » dans ſa premiere détreſſe, ſans pain, » ſans aſyle, prêt à mourir de faim, » il ſe reſſouvint de ſon bienfaiteur.

» Il y retourne, il le trouve, il en » eſt bien reçu ; ſa vue rappelle à l'Ec- » cléſiaſtique une bonne action qu'il » avoit faite ; un tel ſouvenir réjouit » toujours l'ame. Cet homme étoit na- » turellement humain, compatiſſant ; il » ſentoit les peines d'autrui par les » ſiennes, & le bien-être n'avoit point » endurci ſon cœur ; enfin, les leçons » de la ſageſſe & une vertu éclairée » avoient affermi ſon bon naturel. Il » accueille le jeune homme, lui cherche » un gîte, l'y recommande ; il partage » avec lui ſon néceſſaire, à peine ſuffi- » ſant pour deux. Il fait plus, il l'inſ- » truit, le conſole, il lui apprend l'art » difficile de ſupporter patiemment l'ad- » verſité. Gens à préjugés, eſt-ce d'un

» Prêtre, eſt-ce en Italie que vous euſſiez
» eſpéré tout cela ?

» Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un
» pauvre Vicaire Savoyard, qu'une aven-
» ture de jeuneſſe avoit mis mal avec
» ſon Evêque, & qui avoit paſſé les
» monts pour chercher les reſſources
» qui lui manquoient dans ſon pays.
» Il n'étoit ni ſans eſprit, ni ſans
» lettres; & avec une figure intéreſſante,
» il avoit trouvé des protecteurs qui le
» placerent chez un Miniſtre pour élever
» ſon fils. Il préféroit la pauvreté à la
» dépendance, & il ignoroit comment
» il faut ſe conduire chez les Grands.
» Il ne reſta pas long-tems chez celui-
» ci; en le quittant, il ne perdit point
» ſon eſtime; & comme il vivoit ſage-
» ment & ſe faiſoit aimer de tout le
» monde, il ſe flattoit de rentrer en
» grace auprès de ſon Evêque, & d'en
» obtenir quelque petite Cure dans
» les montagnes, pour y paſſer le reſte

» de ſes jours. Tel étoit le dernier
» terme de ſon ambition.

» Un penchant naturel l'intéreſſoit
» au jeune fugitif, & le lui fit exami-
» ner avec ſoin. Il vit que la mauvaiſe
» fortune avoit déjà flétri ſon cœur,
» que l'opprobre & le mépris avoient
» abattu ſon courage, & que ſa fierté,
» changée en dépit amer, ne lui mon-
» troit dans l'injuſtice & la dureté des
» hommes, que le vice de leur nature
» & la chimere de la vertu. Il avoit
» vu que la religion ne ſert que de
» maſque à l'intérêt, & le culte ſacré
» de ſauve-garde à l'hypocriſie : il
» avoit vu, dans la ſubtilité des vaines
» diſputes, le Paradis & l'Enfer mis
» pour prix à des jeux de mots ; il
» avoit vu la ſublime & primitive
» idée de la Divinité défigurée par les
» fantaſques imaginations des hommes ;
» & trouvant que, pour croire en Dieu,
» il falloit renoncer au jugement qu'on

» avoit reçu de lui, il prit dans le
» même dédain nos ridicules rêveries,
» & l'objet auquel nous les appliquons:
» sans rien savoir de ce qui est, sans
» rien imaginer sur la génération des
» choses, il se plongea dans sa stupide
» ignorance, avec un profond mépris
» pour tous ceux qui pensoient en savoir
» plus que lui.

» L'oubli de toute religion conduit à
» l'oubli des devoirs de l'homme. Ce
» progrès étoit déjà plus d'à moitié fait
» dans le cœur du libertin. Ce n'étoit pas
» pourtant un enfant mal né; mais l'in-
» crédulité, la misere, étouffant peu-à
» peu le naturel, l'entraînoient rapide-
» ment à sa perte, & ne lui préparoient
» que les mœurs d'un gueux & la mo-
» rale d'un athée.

» Le mal, presque inévitable, n'étoit
» pas absolument consommé. Le jeune
» homme avoit des connoissances, &
» son éducation n'avoit pas été négligée.

» Il étoit dans cet âge heureux, où le
» sang en fermentation commence d'é-
» chauffer l'ame sans l'asservir aux fu-
» reurs des sens. La sienne avoit encore
» tout son ressort. Une honte native,
» un caractere timide suppléoient à la
» gêne, & prolongeoient, pour lui,
» cette époque dans laquelle vous main-
» tenez votre éleve avec tant de soins.
» L'exemple odieux d'une dépravation
» brutale & d'un vice sans charme,
» loin d'animer son imagination, l'avoit
» amortie. Long-tems le dégoût lui tint
» lieu de vertu pour conserver son in-
» nocence; elle ne devoit succomber
» qu'à de plus douces séductions.

» L'Ecclésiastique vit le danger & les
» ressources. Les difficultés ne le rebu-
» terent point; il se complaisoit dans
» son ouvrage, il résolut de l'achever,
» & de rendre à la vertu la victime
» qu'il avoit arrachée à l'infamie. Il s'y
» prit de loin pour exécuter son projet;

» la beauté du motif animoit ſon cou-
» rage, & lui inſpiroit des moyens
» dignes de ſon zele. Quel que fût le
» ſuccès, il étoit sûr de n'avoir pas
» perdu ſon tems; on réuſſit toujours,
» quand on ne veut que bien faire.

» Il commença par gagner la con-
» fiance du Proſélyte en ne lui vendant
» point ſes bienfaits, en ne ſe rendant
» point importun, en ne lui faiſant
» point de ſermons, en ſe mettant tou-
» jours à ſa portée, en ſe faiſant petit
» pour s'égaler à lui. C'étoit, ce me
» ſemble, un ſpectacle aſſez touchant,
» de voir un homme grave devenir le
» camarade d'un poliſſon, & la vertu
» ſe prêter au ton de la licence, pour
» en triompher plus sûrement. Quand
» l'étourdi venoit lui faire ſes folles con-
» fidences & s'épancher avec lui, le
» Prêtre l'écoutoit, le mettoit à ſon
» aiſe; ſans approuver le mal, il s'inté-
» reſſoit à tout. Jamais une indiſcrette

» censure ne venoit arrêter son babil & » resserrer son cœur. Le plaisir avec le- » quel il se croyoit écouté, augmentoit » celui qu'il prenoit à tout dire. Ainsi » se fit sa confession générale, sans » qu'il songeât à rien confesser.

» Après avoir bien étudié ses senti- » mens & son caractere, le Prêtre vit » clairement que, sans être ignorant » pour son âge, il avoit oublié tout ce » qu'il lui importoit de savoir, & que » l'opprobre où l'avoit réduit la fortune, » étouffoit en lui tout vrai sentiment » du bien & du mal. Il est un degré » d'abrutissement qui ôte la vie à l'âme; » & la voix intérieure ne fait point se » faire entendre à celui qui ne songe » qu'à se nourrir. Pour garantir le jeune » infortuné de cette mort morale dont » il étoit si près, il commença par ré- » veiller en lui l'amour-propre & l'es- » time de soi-même. Il lui montroit un » avenir plus heureux dans le bon em-

» ploi de ſes talens, il ranimoit dans
» ſon cœur une ardeur généreuſe, par
» le récit des belles actions d'autrui ;
» en lui faiſant admirer ceux qui les
» avoient faites, il lui rendoit le deſir
» d'en faire de ſemblables. Pour le dé-
» tacher inſenſiblement de ſa vie oiſive
» & vagabonde, il lui faiſoit faire des
» extraits de livres choiſis ; & feignant
» d'avoir beſoin de ces extraits, il nour-
» riſſoit en lui le noble ſentiment de
» la reconnoiſſance. Il l'inſtruiſoit indi-
» rectement par ces livres ; il lui faiſoit
» reprendre aſſez bonne opinion de lui-
» même pour ne pas ſe croire un être
» inutile à tout bien, & pour ne vou-
» loir plus ſe rendre mépriſable à ſes
» propres yeux.

» Une bagatelle fera juger de l'art
» qu'employoit cet homme bienfaiſant
» pour élever inſenſiblement le cœur
» de ſon diſciple au-deſſus de la baſſeſſe,
» ſans paroître ſonger à ſon inſtruction.

» L'Eccléſiaſtique avoit une probité ſi » bien reconnue, & un diſcernement » ſi sûr, que pluſieurs perſonnes aimoient » mieux faire paſſer leurs aumônes par » ſes mains, que par celles des riches » Curés des villes. Un jour qu'on lui » avoit donné quelqu'argent à diſtribuer » aux pauvres, le jeune homme eut, » à ce titre, la lâcheté de lui en de- » mander. Non, dit-il, nous ſommes » freres, vous m'appartenez, & je ne » dois pas toucher à ce dépôt pour mon » uſage. Enſuite il lui donna de ſon » propre argent autant qu'il en avoit » demandé. Des leçons de cette eſpece, » ſont rarement perdues dans le cœur » des jeunes gens qui ne ſont pas tout- » à-fait corrompus.

» Je me laſſe de parler en tierce » perſonne, & c'eſt un ſoin fort ſu- » perflu ; car vous ſentez bien, cher » concitoyen, que ce malheureux fu- » gitif, c'eſt moi-même ; je me crois

» assez loin des désordres de ma jeu-
» nesse pour ôser les avouer ; & la main
» qui m'en tira, mérite bien qu'aux
» dépens d'un peu de honte, je rende,
» au moins, quelque honneur à ses
» bienfaits.

» Ce qui me frappoit le plus, étoit
» de voir, dans la vie privée de mon
» digne maître, la vertu sans hypocrisie,
» l'humanité sans foiblesse, des discours
» toujours droits & simples, & une
» conduite toujours conforme à ces dis-
» cours. Je ne le voyois point s'inquiéter
» si ceux qu'il aidoit alloient à Vêpres,
» s'ils se confessoient souvent, s'ils jeû-
» noient les jours prescrits, s'ils faisoient
» maigre ; ni leur imposer d'autres con-
» ditions semblables, sans lesquelles,
» dût-on mourir de misere, on n'a
» nulle assistance à espérer des dévots.

» Encouragé par ces observations,
» loin d'étaler moi-même à ses yeux le
» zele affecté d'un nouveau converti, je

» ne lui cachois point trop mes manieres
» de penſer, & ne l'en voyois pas plus
» ſcandaliſé. Quelquefois j'aurois pu me
» dire : il me paſſe mon indifférence
» pour le culte que j'ai embraſſé, en
» faveur de celle qu'il me voit auſſi
» pour le culte dans lequel je ſuis né ;
» il ſait que mon dédain n'eſt plus une
» affaire de parti. Mais que devois-je
» penſer, quand je l'entendois quelque-
» fois approuver des dogmes contraires
» à ceux de l'Egliſe Romaine, & pa-
» roître eſtimer médiocrement toutes
» ces cérémonies ? Je l'aurois cru pro-
» teſtant déguiſé, ſi je l'avois vu moins
» fidele à ces mêmes uſages dont il
» ſembloit faire aſſez peu de cas ; mais
» ſachant qu'il s'acquittoit ſans témoin
» de ſes devoirs de Prêtre auſſi ponc-
» tuellement que ſous les yeux du Pu-
» blic, je ne ſavois plus que juger de
» ces contradictions. Au défaut près,
» qui jadis avoit attiré ſa diſgrace, &

» dont il n'étoit pas trop bien corrigé,
» ſa vie étoit exemplaire, ſes mœurs
» étoient irréprochables, ſes diſcours
» honnêtes & judicieux. En vivant avec
» lui dans la plus grande intimité, j'ap-
» prenois à le reſpecter chaque jour
» davantage; & tant de bonté m'ayant
» tout-à-fait gagné le cœur, j'attendois
» avec une curieuſe inquiétude le mo-
» ment d'apprendre ſur quel principe il
» fondoit l'uniformité d'une vie auſſi
» ſinguliere.

» Ce moment ne vint pas ſi-tôt.
» Avant de s'ouvrir à ſon diſciple, il
» s'efforça de faire germer les ſemences
» de raiſon & de bonté qu'il jettoit
» dans ſon ame. Ce qu'il y avoit en
» moi de plus difficile à détruire étoit
» une orgueilleuſe miſanthropie, une
» certaine aigreur contre les riches &
» les heureux du monde, comme s'ils
» l'euſſent été à mes dépens, & que
» leur prétendu bonheur eût été uſurpé

» ſur le mien. La folle vanité de la » Jeuneſſe qui regimbe contre l'humi- » liation, ne me donnoit que trop de » penchant à cette humeur colere ; & » l'amour-propre que mon Mentor tâ- » choit de réveiller en moi, me portant » à la fierté, rendoit les hommes encore » plus vils à mes yeux, & ne faiſoit » qu'ajouter, pour eux, le mépris à la » haîne.

» Sans combattre directement cet or- » gueil, il l'empêcha de ſe tourner en » dûreté d'ame, & ſans m'ôter l'eſtime » de moi-même, il la rendit moins dé- » daigneuſe pour mon prochain. En » écartant toujours la vaine apparence » & me montrant les maux réels qu'elle » couvre, il m'apprenoit à déplorer les » erreurs de mes ſemblables, à m'at- » tendrir ſur leurs miſeres, & à les » plaindre plus qu'à les envier. Emu de » compaſſion ſur les foibleſſes humaines, » par le profond ſentiment des ſiennes, il

» voyoit par-tout les hommes victimes
» de leurs propres vices & de ceux
» d'autrui; il voyoit les pauvres gémir
» ſous le joug des riches, & les riches
» ſous le joug des préjugés. Croyez-
» moi, diſoit-il, nos illuſions, loin de
» nous cacher nos maux, les augmentent,
» en donnant un prix à ce qui n'en a
» point, & nous rendant ſenſibles à
» mille fauſſes privations que nous ne
» ſentirions pas ſans elles. La paix de
» l'ame conſiſte dans le mépris de tout
» ce qui peut la troubler; l'homme qui
» fait le plus de cas de la vie, eſt ce-
» lui qui ſait le moins en jouir, & ce-
» lui qui aſpire le plus avidement au
» bonheur, eſt toujours le plus miſérable.
» Ah! quels triſtes tableaux, m'é-
» criois-je avec amertume! s'il faut ſe
» refuſer à tout, que nous a donc ſervi
» de naître, & s'il faut mépriſer le
» bonheur même, qui eſt-ce qui ſait
» être heureux? C'eſt moi, répondit un

» jour le Prêtre, d'un ton dont je fus » frappé. Heureux, vous! si peu for- » tuné, si pauvre, exilé, persécuté; » vous êtes heureux! Et qu'avez-vous » fait pour l'être? Mon enfant, reprit- » il, je vous le dirai volontiers.

» Là-dessus il me fit entendre qu'a- » près avoir reçu mes confessions, il » vouloit me faire les siennes. J'épan- » cherai dans votre sein, me dit-il » en m'embrassant, tous les sentimens » mens de mon cœur. Vous me ver- » rez, sinon tel que je suis, au moins » tel que je me vois moi-même. » Quand vous aurez reçu mon entiere » profession de foi, quand vous con- » noîtrez bien l'état de mon ame, » vous saurez pourquoi je m'estime » heureux, &, si vous pensez comme » moi, ce que vous avez à faire pour » l'être. Mais ces aveux ne sont pas » l'affaire d'un moment; il faut du » tems pour vous exposer tout ce que

» je penſe ſur le ſort de l'homme ;
» & ſur le vrai prix de la vie : pre-
» nons une heure, un lieu commode
» pour nous livrer paiſiblement à ces
» entretien.

» Je marquai de l'empreſſement à
» l'entendre. Le rendez-vous ne fut
» pas renvoyé plus tard qu'au lende-
» main matin. On étoit en été, nous
» nous levâmes à la pointe du jour. Il
» me mena hors de la ville, ſur une
» haute colline, au-deſſous de la-
» quelle paſſoit le Pô, dont on voyoit
» le cours à travers les fertiles rives
» qu'il baigne. Dans l'éloignement,
» l'immenſe chaîne des Alpes cou-
» ronnoit le payſage. Les rayons du
» ſoleil levant, raſoient déjà les plai-
» nes, & projettant ſur les champs
» par longues ombres les arbres, les
» côteaux, les maiſons, enrichiſſoient
» de mille accidens de lumiere, le
» plus beau tableau dont l'œil humain

» puiſſe être frappé. On eût dit que » la Nature étaloit à nos yeux toute » ſa magnificence, pour en offrir le » texte à nos entretiens. Ce fut-là, » qu'après avoir quelque tems contem- » plé ces objets en ſilence, l'homme » de paix me parla ainſi ».

PROFESSION DE FOI
DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des discours savans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas un grand Philosophe, & je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne-foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons

le même intérêt à l'écouter ; pourquoi ne penſeriez-vous pas comme moi ?

Je ſuis né pauvre & payſan, deſtiné par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi, ne ſongions guères à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il falloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe ; je dis ce qu'on vouloit que je diſſe ; je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je ſais par mon expérience, qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a

beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos ſens; vivez long-tems dans l'état heureux, où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à réſiſter, pour ſavoir quand on peut céder ſans crime.

Dès ma jeuneſſe j'ai reſpecté le mariage comme la premiere & la plus ſainte inſtitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y ſoumettre, je réſolus de ne le point profaner; car, malgré mes claſſes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & ſimple, j'avois conſervé dans mon eſprit toute la clarté des lumieres primitives; les maximes du monde ne

les avoient point obſcurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les ſophiſmes du vice.

Cette réſolution fut préciſément ce qui me perdit; mon reſpect pour le lit d'autrui laiſſa mes fautes à découvert. Il fallut expier le ſcandale : arrêté, interdit, chaſſé, je fus bien plus la victime de mes ſcrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre, aux reproches dont ma diſgrace fut accompagnée, qu'il ne faut ſouvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un eſprit qui réfléchit. Voyant par de triſtes obſervations renverſer les idées que j'avois du juſte, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues; celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par

par lui-même, je sentis peu-à-peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes; &, réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au même point où vous êtes; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces dispositions d'incertitude & de doute, que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'âme qui nous y laisse. Je n'avois point le cœur assez corrompu pour m'y plaire, & rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je meditois donc sur le triste sort des mortels, flottans sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail,

ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois : j'aime la vérité, je la cherche & ne puis la reconnoître ; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché : pourquoi faut-il qu'elle ſe dérobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer ?

Quoique j'aie ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtamment déſagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiété, où ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être & ſur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne-foi ? Je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les

plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître, est un état trop violent pour l'esprit humain; il n'y résiste pas long-tems, il se décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux se tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit, qu'étant né dans une Eglise qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejetté me faisoit rejetter tout le reste, & que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes, me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant: croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les Philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne pouvant rien, se moquant

les uns des autres ; & ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour disputer : les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, & que l'orgueil est la seconde. Nous n'avons point les mesures de cette machine immense ; nous n'en pouvons calculer les rapports ; nous n'en connoissons, ni les premieres loix, ni la cause finale ; nous nous ignorons nous-mêmes ; nous ne connoissons, ni notre nature, ni notre principe actif ; à peine savons-nous si l'homme est un

être ſimple ou compoſé ; des myſteres impénétrables nous environnent de toutes parts ; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible ; pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraye, à travers ce Monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne ; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant, nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au haſard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout, dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les philoſophes ſeroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle ? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres ; mais il le ſoutient, parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où eſt celui qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-deſſus du Vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus ? L'eſſentiel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner

mes recherches à ce qui m'intéreſſoit immédiatement ; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis : conſultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors, repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour

produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraisemblance, & que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures. Sur cette premiere observation, comparant entr'elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit aussi la plus simple & la plus raisonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été proposée la derniere. Imaginez tous vos Philosophes anciens & modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizares systêmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atômes, de Monde animé, de matiere vivante, de matérialisme de toute espèce; & après eux tous l'illustre Clarke, éclairant le Monde, annonçant enfin l'Être des Êtres & le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration,

avec quel applaudiſſement unanime n'eût point été reçu ce nouveau ſyſtême ſi grand, ſi conſolant, ſi ſublime, ſi propre à élever l'âme, à donner une bâſe à la vertu, & en même tems ſi frappant, ſi lumineux, ſi ſimple, &, ce me ſemble, offrant moins de choſes incompréhenſibles à l'eſprit humain, qu'il n'en trouve d'abſurdes en tout autre ſyſtême! Je me diſois: les objections inſolubles ſont communes à tous, parce que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour les réſoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préférence; mais quelle différence entre les preuves directes? Celui-là ſeul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute Philoſophie, & pour toute méthode une regle facile & ſimple, qui me diſpenſe de la vaine ſubtilité des argumens, je reprends, ſur cette

regle, l'examen des connoiſſances qui m'intéreſſent, réſolu d'Admettre pour évidente toutes celles auxquelles, dans la ſincérité de mon cœur, je ne pourrai refuſer mon conſentement; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaiſon néceſſaire avec ces premières; & de laiſſer toutes les autres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis-je? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi, pour connoître l'inſtrument dont je

veux me servir, & jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

J'existe, & j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, & à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations? Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant à présent, impossible de résoudre. Car étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je savoir si le sentiment du *moi* est quelque chose hors de ces mêmes sensations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence; mais leur cause m'est étrangere, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en ai, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que

ma ſenſation, qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet, qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations; & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi, toutes les diſputes des idéaliſtes & des matérialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voici déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens

doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir, c'est sentir; comparer, c'est juger: juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature; par la comparaison je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi, la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les com-

patera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois, ce n'eſt pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences ; appercevoir pluſieurs objets les uns hors des autres, n'eſt pas les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entière ſans faire le compte de mes doigts *. Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſprit ne les produiſe qu'à l'occaſion de mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif diſ-

* Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant, les hommes qui compoſoient ce peuple ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

tingue les sensations les unes des autres par les différences qu'ont entre elles ces mêmes sensations : ceci demande explication. Quand les sensations sont différentes, l'être sensitif les distingue par leurs différences : quand elles sont semblables, il les distingue parce qu'il sent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une situation simultanée, distingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit nécessairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, sur-tout dans un système où l'on prétend que les sensations représentatives de l'étendue ne sont point étendues.

Quand les deux sensations à comparer sont apperçues, leur impression est faite, chaque objet est senti, les deux sont sentis ; mais leur rapport n'est pas senti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une sensation, & me venoit uniquement de l'objet, mes ju-

gemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons, ſur-tout s'ils ne ſont pas paralleles ? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart ? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet ? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la vérité des ſenſations qui nē montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſûre, quand vous y aurez penſé, c'eſt que ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entre eux aucune communication ; il nous ſeroit impoſ-

ſible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons ſont le même. Ou nous ne ſentirons jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra; toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes, que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent; &, quoi qu'en diſe la Philoſophie, j'ôſerai prétendre à l'hon-

neur de penſer. Je ſais ſeulement que la vérité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la vérité: ainſi, ma regle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere, avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe préſente à moi pour les comparer, c'eſt moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt matiere, & je déduis toutes les propriétés eſſentielles de la matiere des qualités ſenſibles qui me la font apper-

cevoir, & qui en ſont inſéparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos *, d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui ſont eſſentiels, mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point; & par cela même qu'elle eſt indifférente au repos & au mouvement, ſon état naturel eſt d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux ſortes de mouvemens, ſçavoir; mouvement communiqué, & mouvement ſpontané ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps

* Ce repos n'eſt, ſi l'on veut, que relatif; mais puiſque nous obſervons du plus ou du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui eſt le repos, & nous le concevons ſi bien que nous ſommes enclins même à prendre pour abſolu le repos qui n'eſt que relatif. Or, il n'eſt pas vrai que le mouvement ſoit de l'eſſence de la matiere, ſi elle peut être conçue en repos.

mû ; dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurrai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané ; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raison je n'accorderai point non plus la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité *.

Vous me demanderez si les mouvemens des animaux sont spontanés ; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvemens spontanés ; je vous dirai que je le sais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, sans que ce mouve-

* Les Chymistes regardent le flogistique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & stagnant dans les mixtes dont il fait partie ; jusqu'à ce que ces causes étrangeres le dégagent, le réunissent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

ment ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence ; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non ogarniſée, ſe mouvant d'elle-même ou produiſant quelque action.

Cependant cet univers viſible eſt

matiere ; matiere éparſe & morte * ; qui n'a rien dans ſon tour de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des parties d'un corps animé ; puiſqu'il eſt certain que nous, qui ſommes parties, ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même univers eſt en mouvement, & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens ſpontanés de l'homme & des animaux. Le Monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même ; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas : mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je

* J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, ſans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere ſentant ſans avoir des ſens, me paroît inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejeter cette idée, il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse ; ou que, si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports essentiels avec la matiere, de quoi serai-je avancé ? Ces loix n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience & l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement : ces loix déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent point pour expliquer le système du Monde & la marche de l'Univers. Descartes avec des dés formoit le ciel & la terre ; mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction ; mais l'attraction seule réduit

roit bientôt l'Univers en une masse immobile; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons: que Newton nous montre la main qui lança les planetes sur la tangente de leurs orbites.

Les premieres causes du mouvement ne sont point dans la matiere; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action & réaction des forces de la Nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que, d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause; car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire;

volontaire ; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle ? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut ; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même, ou produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matière productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe ;

c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces myſteres a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroît abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des opérations de nature ſi différente s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai : mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation ; en peut-on dire autant du matérialiſme ? N'eſt-il pas clair que, ſi le mouvement étoit

essentiel à la matière, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere; il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même, & alors il lui est essentiel; ou, s'il lui vient d'une cause étrangere, il n'est nécessaire à la matiere qu'autant que la cause motrice agit sur elle: nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une

seule vérité, & il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre; il n'y a point de mouvement sans quelque direction; car, un être individuel ne sauroit se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matiere se meut-elle nécessairement? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atôme a-t-il son mouvement propre? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une masse solide & indivisible;

selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atômes se réuniſſent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matiere? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche? Si chaque molécule de matiere à sa direction particuliere, quelles seront les causes de toutes ces directions & de toutes ces différences? Si chaque atôme ou molécule de matiere ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matiere le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je

multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer ; sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le chaos de l'Univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le méchanisme du Monde peut n'être pas intelligible à l'esprit humain ; mais si-tôt qu'un homme se mêle de l'expliquer, il doit dire des choses que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue selon de certaines loix me montre une intelligence : c'est mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif & pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire ? non-seulement dans les Cieux qui roulent, dans

l'aſtre qui nous éclaire; non-ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vôle, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du Monde, quoique j'en ignore la fin, parce que, pour juger de cet ordre, il me ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon,

mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpèce, puis écoutons le ſentiment intérieur ; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ? à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence ? & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances ; que vous ſerez de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion ? &

comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'ils s'eſt formé d'abord des eſtomachs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards ? pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elles n'étoit pas d'abord aſſujettie ? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive, lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant, ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Énéïde toute arrangée, je ne daignerois pas faire un

pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets, mais de ces jets-là, combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable ? Pour moi, je n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés ; que l'organiſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atômes, & qu'un Chymiſte, combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet *.

J'ai lu Nieuvientit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui mon-

* Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point ? *Amatus Luſitanus* aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce, enfermé dans un verre, que *Julius*

trent la sageſſe de ſon Auteur ? Son Livre ſeroit auſſi gros que le Monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet; & ſi-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abîme de l'eſprit humain; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpèces, afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Camillus, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchymique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet, je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique réſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de réverbere.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond & se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchanisme de la matiere mue fortuitement ! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand Tout, ont beau couvrir leur galimathias d'abstractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques ; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un système d'êtres si constamment ordonné, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il

ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pu produire des êtres vivans & ſentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le Monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir : mais ce même Monde eſt-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choſes? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quel eſt leur nature? Je n'en ſais rien; & que m'importe? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intéreſſantes, je m'efforcerai de les acquérir; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite & ſupérieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enſeigne point mon ſentiment, je l'ex-

poſe. Que la matiere ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif ou qu'il n'y en ait point; toujours eſt-il certain que le Tout eſt un, & annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du Tout dans l'ordre établi. Cet Être qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté, que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds: je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même; je ſais que mon

existence est subordonnée à la sienne ; & que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi, mais si-tôt que je veux le contempler en lui-même, si-tôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe ; & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnemens sont toujours téméraires ; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son

exiſtence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece; car par ma volonté & par les inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober, comme il me plaît, à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir ſur moi malgré moi par la ſeule impulſion phyſique; &, par mon intelligence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur le Tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, ſait obſerver tous les autres, meſurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune à celui de ſon exiſtence individuelle? Qu'y a-t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis

le seul qui sache tout rapporter à lui?

Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des élémens par son industrie; mais lui seul sur la terre en sait disposer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes! Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles; ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément

ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de système à soutenir; moi, homme simple & vrai, que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espece; & si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choisir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance & de

bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece, & de ce ſentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaiſante. J'adore la puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la Nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien ?

Mais quand, pour connoître enſuite ma place individuelle dans mon eſpece, j'en conſidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliſſent, que deviens-je ? Quel ſpectacle ! Où eſt l'ordre que j'avois obſervé ? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confuſion, déſordre ! Le concert regne entre les élémens, & les hommes ſont dans le chaos ! Les animaux ſont heureux, leur roi ſeul

eſt miſérable ! O ſageſſe ! où ſont tes loix ? ô Providence ! eſt-ce ainſi que tu régis le Monde ? Etre bienfaiſant ! qu'eſt devenu ton pouvoir ? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triſtes réflexions, & de ces contradictions apparentes, ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches ? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du Monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du ſage ; & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du

premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois : non, l'homme n'eſt point un ; je veux & je ne veux pas ; je me ſens à la fois eſclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal ; je ſuis actif, quand j'écoute la raiſon ; paſſif, quand mes paſſions m'entraînent ; & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je ſerai toujours de bonne-foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y a point de morale démontrée ; mais ſi ſe préférer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de *ſubſtance*, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous réfléchirez ſur cela; pour moi je n'ai beſoin, quoi qu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer; & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent *, il aura beau m'embarraſſer

* Il me ſemble que, loin de dire que les rochers penſent, la philoſophie moderne a découvert, au contraire, que les hommes ne penſent point. Elle ne re-

dans ſes argumens ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument caché; le ſourd voit frémir

---

connoît plus que des êrtes ſenſitifs dans la Nature; & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente, où concevrai-je l'unité ſenſitive, ou le *moi* individuel? Sera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature: mais quels ſont ces individus? Cette pierre eſt elle un individu ou une aggrégation d'individus? Eſt-elle un ſeul être ſenſitif, ou en contient-elle autant que de grains de ſable? Si chaque atôme élémentaire eſt un être ſenſitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs deux *moi*

la corde ; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même ; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde. Je ne puis, réplique le ſourd : mais par ce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par

---

ſe confondent en un. L'attraction peut être une loi de la Nature dont le myſtere nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un ; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos matérialiſtes : mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejeter la penſée, leur devroient faire auſſi rejeter le ſentiment ; & je ne vois pas pourquoi, ayant fait le premier pas, ils ne ſeroient pas auſſi l'autre ; que leur en coûteroit-il de plus ; & puiſqu'uils ſont sûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent ?

VOS

vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître: Une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion: quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment: l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-

même ; & moi, je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens ; & ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent & qui agit sur eux ; cette action réciproque n'est pas douteuse ; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, & je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté ; je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords ; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne, & l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour quelle est la cause qui détermine mon jugement : car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une, & si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là ; il choisit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux, il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement ? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger ; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne

pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de *liberté* qui ne signifie rien, c'est celui de *nécessité*. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause; c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulsion, ou toute premiere impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, &,

comme tel, animé d'une ſubſtance immatérielle ; c'eſt mon troiſieme article de foi. De ces trois premiers, vous déduirez aiſément tous les autres, ſans que je continue à les compter.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné par la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne : mais elle ne l'empêche pas de le faire ; ſoit que de la part d'un être ſi foible ce mal ſoit nul à ſes yeux ; ſoit qu'elle ne pût l'empêcher de gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre, afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté

qu'elle lui laiſſe, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du Monde, ſans empêcher que l'eſpèce humaine elle-même ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ſes actions la moralité qui les annoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puiſſance Divine elle-même? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal

faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi.

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver, que la Nature nous fait ſentir nos beſoins? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir? La mort.... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre? la mort eſt le remède aux maux que vous vous

faites ; la Nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent, ses miseres la lui rendent désirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes ; au mal qu'on sent, on ajoûte celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie,

en murmurant, contre la Nature, des maux qu'on s'eſt fait en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre; & je vois dans le ſyſtême du Monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une

puiſſance ſans bornes, & de l'amour de ſoi, eſſentiel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver, ſont l'acte perpétuel de la puiſſance; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien *. Donc l'Être ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte : autrement il ſe contrediroit lui-même; car l'amour de l'ordre, qui le produit, s'appelle *bonte;* & l'amour de l'ordre, qui le conſervè, s'appelle *juſtice.*

---

* Quand les Anciens appeloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai; mais en diſant *Maximus Optimus*, il auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance : il eſt bon, parce qu'il eſt grand.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or, c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte & tu ſeras heureux.* Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état préſent des choſes: le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous, quand cette attente eſt fruſtrée! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon auteur; elle lui crie en gémiſſant: tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant: ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs

de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penſes-tu ; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O ! ſoyons bons premierement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la Lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés ; c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps ; & ſi elle lui ſurvit, la Providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce

Monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonnance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, si-tôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que, durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures aussi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union

ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante, regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas! je le ſens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle eſt cette vie, & l'ame eſt-elle immortelle par ſa nature? Mon entendement borné ne conçoit rien ſans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer? quels raiſonnemens puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir? je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre; qui ſait ſi c'eſt aſſez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant; & n'imaginant point comment il peut

mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire; & que, pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les

disgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Être suprême & des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire; c'est alors que la volupté pure, qui naît du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront, par des sentimens inépuisables, le sort que chacun se sera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami! s'il y aura d'autres sources de bonheur & de peines; je l'ignore, & c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de

cette vie & m'en faire espérer une autre. Je ne dis point que les bons seront récompensés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exister selon sa nature? Mais je dis qu'ils seront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute justice les ayant fait sensibles, ne les a pas faits pour souffrir; & que n'ayant point abusé de leur liberté sur la terre, ils n'ont pas trompé leur destination par leur faute; ils ont souffert pourtant dans cette vie, ils seront donc dédommagés dans une autre. Ce sentiment est moins fondé sur le mérite de l'homme, que sur la notion de bonté qui me semble inséparable de l'essence divine. Je ne fais que supposer les loix de l'ordre observées, & Dieu constant à lui-même *.

Ne me demandez pas non plus si

* *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur; mais pour ton nom; mais pour ton propre honneur;... ô Dieu, fais-nous revivre.* Ps. 113.

les tourmens des méchans ſont éternels; je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? Je prends peu d'intérêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin. Si la ſuprême juſtice ſe venge, elle ſe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô Nations, êtes ſes miniſtres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'eſt dans vos cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au ſein de vos fauſſes proſpérités les paſſions vengereſſes puniſſent vos forfaits. Qu'eſt-il beſoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? Il eſt dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finiſſent nos beſoins périſſables, où ceſſent nos deſirs inſenſés, doivent ceſſer auſſi nos paſſions & nos crimes.

De quelle perverſité de purs eſprits ſeroient-ils ſuſceptibles? N'ayant beſoin de rien, pourquoi ſeroient-ils méchans? Si, deſtitués de nos ſens groſſiers, tout leur bonheur eſt dans la contemplation des êtres, ils ne ſauroient vouloir que le bien; & quiconque ceſſe d'être méchant, peut-il être à jamais miſérable? voilà ce que j'ai du penchant à croire, ſans prendre peine à me décider là-deſſus. O Être clément & bon! quels que ſoient tes décrets, je les adore; ſi tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raiſon devant ta juſtice. Mais ſi les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, ſi leurs maux doivent finir, & ſi la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'eſt-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui reſſembler! Que, délivré de ſa miſere, il perde auſſi la malignité qui l'accompagne; qu'il ſoit heureux ainſi que moi,

loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres, & l'étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importoit de connoître, je suis parvenu à étendre & augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faisois de cet Être immense. Mais si cette idée est devenue plus noble & plus grande, elle est aussi moins proportionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumiere, son éclat m'éblouit, me trouble, & je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel & sensible ; la suprême intelligence qui régit le Monde n'est plus le Monde même : j'éleve & fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité à la substance vivante

& active qui régit les corps animés ; quand j'entends dire que mon ame eſt ſpirituelle, & que Dieu eſt un eſprit, je m'indigne contre cet aviliſſement de l'eſſence divine, comme ſi Dieu & mon ame étoient de même nature ; comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul être abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexplicable eſt à nos ames ce que nos ames ſont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le Monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir ; mais je ſais qu'il a formé l'univers & tout ce qui exiſte, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu eſt éternel, ſans doute ; mais mon eſprit peut-

il embraſſer l'idée de l'éternité ? Pourquoi me payer de mots ſans idée ? Ce que je conçois, c'eſt qu'il eſt avant les choſes, qu'il ſera tant qu'elles ſubſiſteront, & qu'il ſeroit même au-delà, ſi tout devoit finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'exiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt qu'obſcur & incompréhenſible; mais que l'être & le néant ſe convertiſſent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'eſt une contradiction palpable, c'eſt une claire abſurdité.

Dieu eſt intelligent; mais comment l'eſt-il ? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner; il n'y a pour elle ni prémices, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſitions; elle eſt purement intuitive, elle voit également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être; toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul

point, & tous les tems un seul moment. La puissance humaine agit par des moyens, la puissance divine agit par elle même : Dieu peut, parce qu'il veut; sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste : mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, & la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, & lie chaque partie avec le tout.

Dieu est juste; j'en suis convaincu : c'est une suite de sa bonté; l'injustice des hommes est leur œuvre & non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre la Providence aux yeux des Philosophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que si je viens à découvrir succes-

vement ces attributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées, c'est par le bon usage de ma raison; mais je les affirme sans les comprendre; &, dans le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai beau me dire: Dieu est ainsi; je le sens, je me le prouve; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi.

Enfin, plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit: moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis: Être des êtres, je suis, parce que tu es: c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi: c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainsi, de l'impression des objets sensibles, & du sentiment intérieur

rieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître; il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles regles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. En ſuivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'une haute philoſophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature, en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire: tout ce que je ſens être bien eſt bien; tout ce que je ſens être mal eſt mal: le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins eſt celui de ſoi-même; cependant com-

bien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la Nature, & nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs, l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, & alors lequel faut il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser, mais la conscience ne trompe jamais; elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps *;

* La Philosophie moderne, qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appellée *instinct*, qui paroît guider, sans aucune connoissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un de nos plus sages Philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; &, de la maniere dont il explique ce

qui la suit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point est

---

progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entières, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors terre au moment qu'elles poussent, & les tue ensuite pour les laisser là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes? Je demande encore, (& ceci est plus important), pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante, & la plus propre à me toucher; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état? Quoi! mon chien, tout petit encore, & ne faisant presque que de naître, avoit-il acqui. déjà des idées morales? savoit-il ce que c'étoit que clémence & générosité? sur quelles lumieres acquises espéroit-il m'appaiser, en s'abandonnant ainsi à ma discrétion? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquérir: qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé: alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

important, poursuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre ; souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit, ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la

vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami ! Examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ; est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où

lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames ? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton, qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux ; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus ; il eſt déjà mort.

Mais quel que ſoit le nombre des méchans ſur la terre, il eſt peu de ces ames cadavéreuſes, devenues inſenſi-

bles, hors leur intérêt, à tout ce qui eſt juſte & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reſte, on veut que l'innocent ſoit protégé. Voit-on dans une rue, ou ſur un chemin, quelque acte de violence & d'injuſtice: à l'inſtant un mouvement de colère & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défenſe de l'opprimé; mais un devoir plus puiſſant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, ſi quelque acte de clémence ou de généroſité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inſpire! Qui eſt-ce qui ne ſe dit pas: j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe ſûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juſte il y a deux mille ans; & cependant, le même intérêt nous affecte dans l'Hiſtoire ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me font

à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui, & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin, l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant: souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre; & le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés, & les met si souvent en évidence. Hélas!

qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourmens. Obéissons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint & se fuit; il s'égaye en se jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuse : sans la satyre amere, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie; il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains & bisarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, partout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, & des passions à contenter. Mais le Vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel: l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son

père, & mouroit sans murmure de la main du sien : les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc, au fond des ames, un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; & c'est à ce principe que je donne le nom de *conscience*.

Mais, à ce mot, j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; & nous ne jugeons d'aucune chose, que sur des idées acquises. Ils

font plus ; cet accord évident & universel de toutes les Nations, ils l'ôsent rejeter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obscur & connu d'eux seuls, comme si tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que, si-tôt qu'il est des monstres, l'espece ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du Monde une coutume opposée aux notions de la justice ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux Ecrivains les plus célebres ? Quelques usages incertains & bisarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale, tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, & d'accord

ſur ce ſeul point? O Montaigne! toi qui te piques de franchiſe & de vérité, ſois ſincère & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être; & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bienfaiſant, généreux; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré.

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon intérêt. Mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon intérêt? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes; où l'on ne

pourroit se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses & des motifs sans vertu; où l'on seroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainsi que celle de la raison, s'éleveroient incessamment contr'elles, & ne laisseroient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne-foi.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions métaphysiques qui passent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philosopher avec vous, mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous les Philosophes prouveroient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut, pour cela, que vous faire distinguer nos idées acquises de nos

ſentimens naturels : car nous ſentons avant de connoître ; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haîne du mauvais nous ſont auſſi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conſcience ne ſont pas des jugemens, mais des ſentimens ; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les ſentimens qui les apprécient ſont au-dedans de nous, & c'eſt par eux ſeuls que nous connoiſſons la convenance ou diſconvenance qui exiſte entre nous & les choſes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir ; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentimens avant des idées. Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſerva-

tion en nous donnant des sentimens convenables à notre nature, & l'on ne sauroit nier qu'au moins ceux-là ne soient innés. Ces sentimens, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le désir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres sentimens innés, relatifs à son espece; car à ne considérer que le besoin physique, il doit certainement disperser les hommes, au lieu de les rapprocher. Or, c'est du système moral, formé par ce double rapport, à soi-même & à ses semblables, que naît l'impulsion de la conscience. Connoître le bien, ce n'est pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoissance innée; mais si-tôt que sa raison le lui fait connoître, sa conscience le porte à l'aimer: c'est ce sentiment qui est inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il soit impossible d'expliquer par des conséquences de notre nature, le principe immédiat de la conscience indépendant de la raison même; & quand cela seroit impossible, encore ne seroit-il pas nécessaire : car puisque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'existe pas, mais se contentent de l'affirmer; quand nous affirmons qu'il existe, nous sommes tout aussi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conscience qui dépose pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouissent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux se rouvrent, se raffermissent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets, aux lumieres de la raison, tels que nous les montroit d'abord la Nature;

ou plutôt, soyons plus simples & moins vains; bornons-nous aux premiers sentimens que nous trouvons en nous-mêmes, puisque c'est toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conscience ! conscience ! instinct divin ; immortelle & céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu : c'est toi qui fais l'excellence de sa nature & la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au dessus des bêtes, que le triste privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans regle, & d'une raison sans principe.

Grace au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de Philosophie, nous pouvons être hommes sans être savans; dispensés de consu-

mer notre vie à l'étude de la Morale, nous avons à moindres fraix un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis: elle fuit ou se tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ôse la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; &, après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler, qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me ſuis laſſé dans mes recherches, de la froideur que je ſentois en moi! Combien de fois la triſteſſe & l'ennui, verſant leur poiſon ſur mes premieres méditations, me les rendirent inſupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zèle languiſſant & tiède à l'amour de la vérité. Je me diſois: pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas? Le bien moral n'eſt qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. Oh! quand on a une fois perdu le goût des plaiſirs de l'ame, qu'il eſt difficile de le reprendre! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre, quand on ne l'a jamais eu! S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien-aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître; &, faute de ſentir quelle

bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, & seroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entiere un seul homme assez dépravé, pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation est si naturelle & si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; & le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois, suffit pour le rappeler sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour ôser les franchir. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser,

ſemblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous l'ancienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la vérité, qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule, quelle ſolide bâſe peut-on lui donner? La vertu, diſent ils, eſt l'amour de l'ordre. Mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préférer.

Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens différent. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La différence eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon & ſe tient à la circonférence. Alors il eſt ordonné par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui ſont les créatures. Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne : le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant? puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près

de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, & la source du bonheur dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle Justice, qui me les impose & qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage & l'instrument du grand Être qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, & par le bon usage de ma liberté: j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système où tout est bien? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagere & qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoins, je sais qu'elle est vûe,

vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis : l'Etre juste qui régit tout, saura bien m'en dédommager. Les besoins de mon corps, les miseres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens & enchaînée à ce corps qui l'asservit & la gêne ? Je n'en sais rien ; suis-je entré dans les décrets de Dieu ? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis : si l'esprit de l'homme fût resté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & suivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ? Il seroit heureux, il est vrai ; mais il manqueroit à son bonheur le degré le plus sublime ; la gloire de la vertu & le bon

témoignage de soi ; il ne seroit que comme les Anges, & sans doute l'homme vertueux sera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puissans qu'incompréhensibles, le soin de la conservation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle est pourtant capable de voir & d'aimer ; c'est alors que le bon usage de sa liberté devient à la fois le mérite & la récompense, & qu'elle se prépare un bonheur inaltérable, en combattant ses passions terrestres, & se maintenant dans sa premiere volonté.

Que si même, dans l'état d'abaissement où nous sommes durant cette vie, tous nos premiers penchans sont légitimes, si tous nos vices nous viennent de nous ; pourquoi nous plaignons-nous d'être subjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des

choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah ! ne gâtons point l'homme ; il ſera toujours bon ſans peine & toujours heureux ſans remords. Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans ; comment ne voient-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage ; que leur premiere dépravation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cedent enfin malgré eux, & les rendent irréſiſtibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles ; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont point encore acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper

des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; si nous voulions sincerement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, &, trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont

duré trop long-tems pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cauſe. Au moins elles ont beau me ſéduire, elles ne m'abuſent plus ; je les connois pour ce qu'elles ſont ; en les ſuivant, je les mépriſe. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois ſon obſtacle. J'aſpire au moment où, délivré des entraves du corps, je ſerai *moi* ſans contradiction, ſans partage, & n'aurai beſoin que de moi pour être heureux ; en attendant je le ſuis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme preſque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il ſe peut à cet état de bonheur, de force, & de liberté, je m'exerce aux ſublimes contemplations. Je médite ſur

l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains systêmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage Auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénetre toutes mes facultés de sa divine essence; je m'attendris à ses bienfaits, je le benis de ses dons, mais je ne le prie pas: que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur? Moi, qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse, & maintenu par sa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non; ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire, pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir? Si je fais le

mal, je n'ai point d'excuse ; je le fais parce que je le veux : lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande ; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre, & que j'en recueille le salaire : n'être pas content de mon état, c'est ne vouloir plus être homme ; c'est vouloir autre chose que ce qui est ; c'est vouloir le désordre & le mal. Source de justice & de vérité, Dieu clément & bon ! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté ; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Dans la juste défiance de moi-même, la seule chose que je lui demande, ou plutôt que j'attends de sa justice, est de redresser mon erreur, si je m'égare, & si cette erreur m'est dangereuse. Pour être de bonne foi, je ne me crois

pas infaillible : mes opinions qui me semblent les plus vraies, sont peut-être autant de mensonges ; car quel homme ne tient pas aux siennes, & combien d'hommes sont d'accord en tout ? L'illusion qui m'abuse a beau me venir de moi, c'est lui seul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité ; mais sa source est trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? C'est à elle à s'approcher.

Le bon Prestre avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois aussi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire ; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu'embarrassantes, & que la

persuasion étoit pour lui. A mesure qu'il me parloit selon sa conscience, la mienne sembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les sentimens que vous venez de m'exposer, lui dis-je, me paroissent plus nouveaux, par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choses près, le théisme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéisme ou l'irreligion, qui est la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincere, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même

qu'après lui avoir long-tems imposé silence, le rappeler n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je serai votre Prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant, dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir, ni les admettre, ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai de vous dire ce que je pense; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi: mais le desir que vous me témoignez étoit nécessaire, pour m'autoriser à n'avoir aucune réserve avec vous. Je ne vous

ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile, & dont je ne fusse intimement persuadé. L'examen qui me reste à faire est bien différent, je n'y vois qu'embarras, mystère, obscurité; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étoient plus stables, j'hésiterois de vous exposer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi *. Au reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais souvenez-vous qu'ici, toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la

* Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à présent au Public.

vérité vous-même ; pour moi, je ne vous promets que de la bonne-foi.

Vous ne voyez dans mon exposé, que la religion naturelle : il est bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette nécessité ? De quoi puis-je être coupable, en servant Dieu selon les lumieres qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité, nous viennent par la raison

seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus ? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Être, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que, loin de les ennoblir, ils les avilissent ; qu'aux mysteres inconcevables qui l'environnent, ils ajoûtent des contradictions absurdes ; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ; qu'au-lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miseres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation, pour apprendre aux hommes la

maniere dont Dieu vouloit être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bisarres qu'il ont institués ; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion sur la terre.

Il falloit un culte uniforme ; je le veux bien : mais ce point étoit-il donc si important, qu'il fallût tout l'appareil de la puissance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur ; & celui-là, quand il est sincere, est toujours uniforme. C'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à

la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux geſtes qu'il fait à l'autel, & à toutes ſes génuflexions. Eh ! mon ami, reſte de toute ta hauteur, tu ſeras toujours aſſez près de terre. Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité : ce devoir eſt de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'eſt purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation ; & par ce dangereux amour-propre, qui veut toujours porter l'homme au-deſſus de ſa ſphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions juſqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaiſſer juſqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre ſa nature & la

mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulieres ; &, non content de faire Dieu semblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles ; je voulois un culte exclusif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroit pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu, comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois, dans la religion naturelle, que les élémens de toute religion. Je considérois cette diversité de sectes qui regnent sur la terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonge & d'erreur ; je demandois : *quelle est la bonne ?* Chacun me répondoit : c'est la mienne * ;

* *Tous*, dit un bon & sage Prêtre, *disent qu'ils*

chacun disoit : moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne?* Parce que Dieu l'a dit... Et qui vous dit que Dieu l'a dit ?.... Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux

---

la tiennent & la croient, (& tous usent de ce jargon,) que non des hommes, né d'aucune créature, ains de Dieu.

Mais à dire vrai, sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien : elles sont, quoiqu'on dit, tenues par mains & moyens humains ; tesmoin premierement la maniere dont les Religions ont été reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers : la Nation, le pays, le lieu donnent la Religion : l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient : nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes : la Religion n'est pas de notre choix & élection ; tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion ; tesmoin que par occasions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux, 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

qui disent autrement que lui, mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi! pensois-je, la vérité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? Si la méthode de celui qui suit la bonne route, & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est iniquité; c'est récompenser ou punir, pour être né dans tel ou dans tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les Religions sont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, & qu'il les punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les tems & de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes,

grands & petits, savans & ignorans, Européens, Indiens, Africains, Sauvages. S'il étoit une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du Monde un seul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion seroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc sincérement la vérité: ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des Peres & des Pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison, tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier: soumets ta raison; autant m'en peut dire celui qui me trompe: il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la Théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'Univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai

ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes: car, nul homme n'étant d'une autre espece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi bien que moi: quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc, au fond, que celui de ma raison même & n'ajoûte rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge?..... Dieu lui-même a parlé; écoutez sa révélation..... C'est autre chose. Dieu a parlé! voilà certe un grand mot. Et à qui a-t-il parlé? .... Il a parlé aux hommes.... Pourquoi donc n'en ai-

je rien entendu ? ... Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole.... J'entends : ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction.... Il vous en garantit, en manifeſtant la miſſion de ſes envoyés.... Comment cela ? ... Par des prodiges... Et où ſont ces prodiges ? ... Dans des livres... Et qui a fait ces livres ? ... Des hommes... Et qui a vu ces prodiges ?.... Des hommes qui les atteſtent..... Quoi ! toujours des témoignages humains ? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ! Que d'hommes entre Dieu & moi ! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi moins de bon cœur ?

Conſidérez, mon ami, dans quelle

horrible discussion me voilà engagé ; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités ; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du Monde ; pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions : quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pieces authentiques des pieces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajoûté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux ; si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas

pour daigner y répondre ; si les livres étoient assez communs, pour que les nôtres leur parvinssent ; si nous avons été d'assez bonne-foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour inconteſtables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs ; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle ; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire ; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y sont pas ; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés ; chercher de quelle espece doit être un prodige

& quelle authenticité il doit avoir non-seulement pour être crû, mais pour qu'on soit punissable d'en douter; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles sûres pour les discerner; dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la Majesté Divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce ministre, sans le lui faire connoître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques signes particuliers faits devant peu de gens obscurs, & dont tout le reste des

hommes

hommes ne saura jamais rien que par ouï-dire? Par tous les pays du monde, si l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les simples disent avoir vus, chaque secte feroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels ; & le plus grand de tous les miracles seroit que, là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inaltérable de la Nature, qui montre le mieux l'Être suprême ; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne saurois plus qu'en penser ; & pour moi je crois trop en Dieu, pour croire à tant de miracles si peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne vous tenir ce langage: Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut; reconnoissez à ma voix celui qui m'envoie; j'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux Montagnes de s'applanir,

aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect: à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le maître de la Nature? Elle n'obéit point aux impoſteurs; leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres; & c'eſt-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déjà diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui m'ôſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi? Si vos miracles, faits pour prouver votre doctrine, ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils? Autant valoit n'en point faire.

Reſte enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée; car, puiſque ceux qui diſent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le Diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux atteſtés, nous ne

ſommes pas plus avancés qu'auparavant; & puiſque les Magiciens de Pharaon ôſoient, en préſence même de Moïſe, faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit, par l'ordre exprès de Dieu: pourquoi, dans ſon abſence, n'euſſent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité? Ainſi donc, après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine *, de peur de prendre l'œuvre

* Cela eſt formel en mille endroits de l'Ecriture, &, entre autres, dans le Deutéronome, Chapitre XIII, où il eſt dit que, ſi un Prophète annonçant des Dieux étrangers confirme ſes diſcours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce Prophète à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur miſſion par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de ſolide, qu'ils ne puſſent à l'inſtant rétorquer contre nous. Or, que faire en pareil cas? Une ſeule choſe; revenir au raiſonnement, & laiſſer-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'eſt là du bon-ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurcit qu'à force de diſtinctions, tout au moins très-ſubtiles. Des ſubtilités dans le Chriſtianiſme! Mais Jéſus Chriſt

du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez vous de ce dialèle ?

Cette doctrine, venant de Dieu, doit porter le ſacré caractere de la Divinité ; non-ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit ; mais elle doit auſſi nous propoſer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de

---

a donc eu tort de promettre le Royaume des Cieux aux ſimples ? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ſes diſcours par féliciter les pauvres d'eſprit ; s'il faut tant d'eſprit pour entendre ſa doctrine, & pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me ſoumettre, tout ira fort bien ; mais, pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée ; meſurez vos raiſonnemens à la capacité d'un pauvre d'eſprit ; ou je ne reconnois plus en vous le vrai diſciple de votre maître, & ce n'eſt pas ſa doctrine que vous m'annonçez.

frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se vantant de punir même les innocens, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle, pour embrasser celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple & proscrire le reste du genre-humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit

qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle eſt inſuffiſante, c'eſt par l'obſcurité qu'elle laiſſe dans les grandes vérités qu'elle nous enſeigne: c'eſt à la révélation de nous enſeigner ces vérités d'une maniere ſenſible à l'eſprit de l'homme, de les mettre à ſa portée, de les lui faire concevoir, afin qu'il les croye. La foi s'aſſure & s'affermit par l'entendement; la meilleure de toutes les religions eſt infailliblement la plus claire: celui qui charge de myſteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténebres; il ne m'a point doué d'un entendement, pour m'en interdire l'uſage; me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon auteur. Le miniſtre de la vérité ne tyranniſe point ma raiſon; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & sans elle je ne saurois voir comment un homme en peut convaincre un autre, en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, & cherchons ce qu'ils pourront se dire dans cette espece de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

« La raison vous apprend que le » tout est plus grand que sa partie; » mais moi, je vous apprends, de la » part de Dieu, que c'est la partie » qui est plus grande que le tout.

Le Raisonneur.

» Et qui êtes-vous, pour m'ôser » dire que Dieu se contredit? Et à » qui croirai-je par préférence, de » lui qui m'apprend par la raison les » vérités éternelles, ou de vous qui » m'annoncez, de sa part, une absur- » dité?

L'Inſpiré.

» A moi; car mon inſtruction eſt » plus poſitive, & je vais vous prou- » ver invinciblement que c'eſt lui qui » m'envoie.

Le Raiſonneur.

» Comment! vous me prouverez » que c'eſt Dieu qui vous envoie dé- » poſer contre lui? Et de quel genre » ſeront vos preuves, pour me con- » vaincre qu'il eſt plus certain que » Dieu me parle par votre bouche, » que par l'entendement qu'il m'a » donné?

L'Inſpiré.

» L'entendement qu'il vous a don- » né! Homme petit & vain! comme ſi » vous étiez le premier impie qui s'é- » gare dans ſa raiſon corrompue par » le péché!

Le Raiſonneur.

» Homme de Dieu, vous ne ſeriez » pas, non plus, le premier fourbe

» qui donne ſon arrogance pour preuve
» de ſa miſſion.

L'Inſpiré.

» Quoi! les Philoſophes diſent auſſi
» des injures!

Le Raiſonneur.

» Quelquefois, quand les Saints
» leur en donnent l'exemple.

L'Inſpiré.

» Oh! moi, j'ai le droit d'en dire:
» je parle de la part de Dieu.

Le Raiſonneur.

» Il ſeroit bon de montrer vos titres,
» avant d'uſer de vos priviléges.

L'Inſpiré.

» Mes titres ſont authentiques. La
» terre & les cieux dépoſeront pour
» moi. Suivez bien mes raiſonnemens,
» je vous prie.

Le Raiſonneur.

» Vos raiſonnemens! vous n'y pen-
» ſez pas. M'apprendre que ma rai-
» ſon me trompe, n'eſt-ce pas réfuter

» ce qu'elle m'aura dit pour vous ? » Quiconque veut recuſer la raiſon » doit convaincre ſans ſe ſervir d'elle. » Car, ſuppoſons qu'en raiſonnant » vous m'ayez convaincu ; comment » ſaurai-je ſi ce n'eſt point ma raiſon » corrompue par le péché, qui me fait » acquieſcer à ce que vous me dites ? » D'ailleurs, quelle preuve, quelle » démonſtration pourrez-vous jamais » employer, plus évidente que l'axiôme » quelle doit détruire ? Il eſt tout » auſſi croyable qu'un bon ſyllogiſme » eſt un menſonge, qu'il l'eſt, que » la partie eſt plus grande que le » tout.

L'Inſpiré.

» Quelle différence ! mes preuves » ſont ſans réplique ; elles ſont d'un » ordre ſurnaturel.

Le Raiſonneur.

» Surnaturel ! Que ſignifie ce mot ? » Je ne l'entends pas.

L'Inſpiré.

» Des changemens dans l'ordre de » la Nature, des prophéties, des » miracles, des prodiges de toute » eſpece.

Le Raiſonneur.

» Des prodiges, des miracles! je » n'ai jamais rien vu de tout cela.

L'Inſpiré.

» D'autres l'ont vu pour vous. Des » nuées de témoins.... le témoignage » des peuples....

Le Raiſonneur.

» Le témoignage des peuples eſt-il » d'un ordre ſurnaturel?

L'Inſpiré.

» Non: mais quand il eſt unanime, » il eſt inconteſtable.

Le Raiſonneur.

» Il n'y a rien de plus inconteſtable » que les principes de la raiſon: & l'on » ne peut autoriſer une abſurdité ſur » le témoignage des hommes. Encore

» une fois, voyons des preuves surna-
» turelles ; car l'atteſtation du genre-
» humain n'en eſt pas une.

L'Inſpiré.

» O cœur endurci! la grace ne vous
» parle point.

Le Raiſonneur.

» Ce n'eſt pas ma faute; car, ſelon
» vous, il faut avoir déja reçu la grace,
» pour ſavoir la demander. Commencez
» donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inſpiré.

» Ah! c'eſt ce que je fais, & vous
» ne m'écoutez pas : mais, que dites-
» vous des Prophéties?

Le Raiſonneur.

» Je dis, premierement, que je n'ai
» pas plus entendu de prophéties, que
» je n'ai vu de miracles. Je dis de plus,
» qu'aucune prophétie ne ſauroit faire
» autorité ſur moi.

L'Inſpiré.

» Satellite du Démon! Eh! pourquoi

» les prophéties ne font-elles pas au-
» torité pour vous?

Le Raisonneur.

» Parce que, pour qu'elles la fissent,
» il faudroit trois choses, dont le con-
» cours est impossible : savoir, que
» j'eusse été témoin de la prophétie,
» que je fusse témoin de l'événement,
» & qu'il me fût démontré que cet
» événement n'a pu quadrer fortuite-
» ment avec la prophétie : car, fût-
» elle plus précise, plus claire, plus
» lumineuse qu'un axiôme de géométrie;
» puisque la clarté d'une prédiction
» faite au hasard n'en rend pas l'ac-
» complissement impossible, cet ac-
» complissement, quand il a lieu, ne
» prouve rien à la rigueur pour celui
» qui l'a prédit.

» Voyez donc à quoi se réduisent
» vos prétendues preuves surnaturelles,
» vos miracles, vos prophéties. A
» croire tout cela sur la foi d'autrui,

» & à soumettre à l'autorité des » hommes l'autorité de Dieu parlant » à ma raison. Si les vérités éternel- » les que mon esprit conçoit, pou- » voient souffrir quelque atteinte, il » n'y auroit plus pour moi nulle espece » de certitude; &, loin d'être sûr que » vous me parlez de la part de Dieu, » je ne serois pas même assuré qu'il » existe ».

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'est pas tout. Parmi tant de religions diverses, qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre *; il faut comparer

* Plutarque rapporte que les Stoïciens, entr'autres bisarres paradoxes, soutenoient que, dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux

les objections aux preuves ; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti, pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne-foi? Où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans son parti; mais tel, au milieu des siens, est fier de ses preuves, qui feroit

---

parties car, disoient ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter ou l'on est injuste.

un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir! que de langues il faut apprendre! que de bibliotheques il faut feuilleter! quelle immenſe lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire; à plus forte raiſon, ceux de tous les partis: quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons, dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs, ſouvent rien n'eſt plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidelement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte, après avoir vécu parmi

nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble guères aux inſtructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne liſent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous mépriſent; & ſi nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens ſenſés, des gens

de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial ôsera juger entr'elles, s'il n'a premierement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroît la plus sûre; celle qui en admet trois

eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente; celle qui en admet deux, & rejette la troiſieme, peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu; les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec; les Turcs ni les Perſans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes eux-mêmes ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien ſimple d'inſtruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on. Belle réponſe! Qui m'aſſurera que ces livres ſont fidelement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient? & quand Dieu fait tant que de

parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'interprete?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir soit enfermé dans des livres, & que celui qui n'est à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe est pleine de livres, les Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître, avant que ces livres fussent faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les savoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-

ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine? L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions.

Connoiſſez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec ſoin ce que le Judaïſme allégue contre eux? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'inſtruire des raiſons de leurs adverſaires! Mais comment faire? Si quelqu'un ôſoit publier parmi nous des livres où l'on favoriſeroit ouvertement le Judaïſme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire *. Cette police eſt

* Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas beſoin de commentaire. Dans le ſeizieme ſiecle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous

commode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'ôsent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs, ne sont guères plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs; ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne: qu'ôseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême? L'avidité nous donne du zele, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable payé pour calomnier sa secte; vous ferez

---

les livres des Juifs, sans distinction, l'illustre & savant Reuchlin, consulté sur cette affaire, s'en attira de terribles qui faillirent le perdre pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient des matieres indifférentes à la religion.

parler quelques vils frippiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiroient en sûreté l'on eût aussi bon marché d'eux? En Sorbonne, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jésus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un État libre, des Écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons; mais nous n'ôsons dire les nôtres: là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour

Mahomet ; auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jésus-Christ des Juifs qui n'y croient pas davantage, les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moïse, de Jésus-Christ, ni de Mahomet! On le nie; on soutient que nos Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui, loin d'avoir ouï parler du Pape, connoissent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les continens

tiens immenſes de l'Amérique, où des Nations entieres ne ſavent pas encore que des peuples d'un autre Monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaſſer pour jamais, & où leurs prédéceſſeurs ne ſont connus des générations qui naiſſent, que comme des intriguans ruſés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Aſie annoncer l'Évangile à des milliers de pauvres eſclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du Monde pour qu'aucun Miſſionnaire ne puiſſe leur prêcher la Foi? Iront-elles toutes en Enfer pour avoir été recluſes?

Quand il ſeroit vrai que l'Évangile eſt annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille du jour que le premier Miſſionnaire eſt arrivé dans un pays, il y eſt ſûrement mort quel-

qu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là ? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jésus-Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du genre-humain.

Quand les Ministres de l'Évangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux-mille ans à l'autre extrémité du Monde, dans je ne sais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mystere seront damnés. Voilà des choses bien étranges, pour les croire si vîte sur la seule autorité d'un homme que je ne connois point. Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver

si loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être instruit ? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphere un peuple Hébreu & une ville de Jérusalem ? Autant vaudroit m'obliger de savoir ce qui se fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre ; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere ; ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien su ? Doit-il être éternellement puni de votre paresse, lui qui étoit si bon, si bienfaisant, & qui ne cherchoit que la vérité ? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place : voyez si je dois, sur votre seul témoignage, croire toutes les choses incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injustices avec le Dieu juste que vous m'annoncez. Laissez-moi, de grace, aller voir ce pays loin-

tain, où s'opérerent tant de merveilles inouïes dans celui-ci; que j'aille ſavoir pourquoi les habitans de cette Jéruſalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu. Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, diſperſés, opprimés, aſſervis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Aſſurément ils ont bien mérité tout cela: mais les habitans d'aujourd'hui, que diſent-ils du déïcide de leurs prédéceſſeurs?... Ils le nient, ils ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu... Autant valoit donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux-mille ans après, à deux-mille lieues de-là! Ne voyez-

vous pas qu'avant que j'ajoûte foi à ce livre que vous appellé sacré, & auquel je ne comprends rien, je dois savoir par d'autres que vous, quand & par qui il a été fait, comment il s'est conservé, comment il vous est parvenu, ce que disent dans le pays, pour leurs raisons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils sachent aussi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fusse fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-seulement ce discours me paroît raisonnable, mais je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi, & renvoyer bien loin le Missionnaire, qui, avant la vérification des preuves, veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. Or, je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre

laquelle les mêmes objections n'aient autant & plus de force que contre le Chriſtianiſme. D'où il ſuit que, s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme ſoit obligé de la ſuivre ſous peine de damnation, il faut paſſer ſa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles ſont établies: nul n'eſt exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de ſe fier au jugement d'autrui. L'artiſan qui ne vit que de ſon travail, le Laboureur qui ne ſait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine ſortir de ſon lit, tous, ſans exception, doivent étudier, méditer, diſputer, voyager, parcourir le Monde: il n'y aura plus de peuple fixe & ſtable; la Terre entiere ne ſera couverte que de Pélerins allant, à grands fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-

mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors, adieu les métiers, les arts, les sciences humaines, & toutes les occupations civiles ; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion : à grand' peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le mieux employé son tems, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir, & ce sera beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre prise à l'autorité des hommes ? A l'instant vous lui rendez tout ; & si le fils d'un Chrétien fait bien de suivre, sans un examen profond & impartial, la religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la religion du sien ? Je défie tous les intolérans du Monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Preſſés par ces raiſons, les uns aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres ſe tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un Ange inſtruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange! Non contens de nous aſſervir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la néceſſité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle abſurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abonder dans ſon ſens, & croire avoir raiſon excluſivement au reſte du genre-humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été ſinceres; mais, voyant qu'elles étoient, & qu'elles ſeroient toujours ſans ſuccès, & que je m'abîmois dans un océan ſans rives,

je ſuis revenu ſur mes pas, & j'ai reſſerré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, ſous peine de l'Enfer, d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en eſt un ſeul ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une iſle déſerte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait anciennement dans un coin du Monde; ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à rem-

plir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contr'elles des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre, que, ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendu insurmontables pour la plus grande partie du genre-humain. A cela près, je reste

ſur ce point dans un doute reſpectueux. Je n'ai pas la préſomption de me croire infaillible; d'autres hommes ont pu décider ce qui me ſemble indécis; je raiſonne pour moi & non pas pour eux; je ne les blâme ni ne les imite: leur jugement peut être meilleur que le mien; mais il n'y a pas de ma faute ſi ce n'eſt pas le mien.

Je vous avoue auſſi que la majeſté des Ecritures m'étonne; la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe, qu'ils ſont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même? eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs! quelle grace touchante dans ſes inſtructions! quelle élévation dans

ſes maximes! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes! quel empire ſur ſes paſſions! Où eſt l'homme, où eſt le Sage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation? Quand Platon peint ſon juſte imaginaire * couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jéſus-Chriſt: la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour ôſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie! Quelle diſtance de l'un à l'autre! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage,

* De Rep. Dial. 1.

& ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice; Léonidas étoit mort pour ſon pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit ſobre, avant que Socrate eût loué la ſobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jéſus avoit-il pris chez les ſiens cette Morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple * ? Du ſein du plus furieux fanatiſme, la plus haute

* Voyez, dans le diſcours ſur la Montagne, le parallèle qu'il fait lui-même de la Morale de Moïſe à la ſienne. *Math. c. 5. v. 21. & ſeq.*

ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer; celle de Jéſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure; Jéſus, au milieu d'un ſupplice affreux, prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jéſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Évangile eſt inventée à plaiſir? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire; il ſeroit plus

inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé, ni ce ton, ni cette Morale; & l'Évangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeste & circonspect, mon enfant; respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre, qui seul sait la vérité.

Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté; mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible, parce

qu'il ne s'étend pas aux points essentiels à la pratique, & que je suis bien décidé sur les principes de tous mes devoirs. Je sers Dieu dans la simplicité de mon cœur ; je ne cherche à savoir que ce qui importe à ma conduite. Quant aux dogmes qui n'influent, ni sur les actions, ni sur la morale, & dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres, comme autant d'institutions salutaires, qui prescrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public ; & qui peuvent toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cause locale, qui rend l'une préférable à l'autre, selon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes, quand on y sert Dieu convenablement : le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en

rejette point l'hommage, quand il eſt ſincere, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appelé, dans celle que je profeſſe, au ſervice de l'Egliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légereté qu'on met à la longue aux choſes les plus graves, quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération : je me pénetre de la majeſté de l'Etre ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain, qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme

prescrite, je suis avec soin tous les Rits; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais, ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie; quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exigent l'Église & la grandeur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême Intelligence : je me dis : qui es-tu, pour mesurer la puissance infinie? Je prononce avec respect les mots sacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce mystere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement, je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministere sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu

aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire ; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable ; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme eſt obligé de croire ; mais à Dieu ne plaiſe que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance, que jamais je les porte à déteſter leur prochain, à dire à d'autres hommes : vous ſerez damnés *. Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réſerve pourroit m'attirer des affaires, mais je ſuis

* Le devoir de ſuivre & d'aimer la religion de ſon pays, ne s'étend pas juſqu'aux dogmes contraires à la bonne Morale, tel que celui de l'intolérance. C'eſt ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre-humain. La diſtinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, eſt puérile & vaine. Ces deux tolérances ſont inſéparables, & l'on ne peut admettre l'une ſans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guères tomber plus bas que je ne ſuis. Quoi qu'il arrive, je ne blaſphemerai point contre la juſtice divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'ambitionne encore, mais je ne l'eſpere plus. Mon bon ami je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place, quand il le ſollicite; & ſouvent il l'obtient, quand il ſait ſe faire reſpecter. O! ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens. Je ne les rendrois pas ri-

ches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétrissure & le mépris, plus insupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité, qui chassent souvent la misere & la font toujours supporter. Quand ils verroient que je ne serois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, & à vivre contens comme moi. Dans mes instructions, je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise, qu'à l'esprit de l'Évangile, où le dogme est simple & la morale sublime, où l'on voit peu de pratiques religieuses, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enseigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis, je le pense. Si j'avois des Protestans dans mon voisinage ou dans ma paroisse, je ne les distinguerois

point de mes vrais paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent, faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays, reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profeſſion de foi, telle que Dieu la lit dans mon cœur;

vous êtes le premier à qui je l'ai faite ; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, ni alarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre & qui les inquietent sans les éclairer. Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches. Les consciences, agitées, incertaines, presque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont besoin d'être affermies & réveillées ; & pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans auxquels elles pensent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'esprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit sa forme & son caractère, & où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus

tard, la substance est durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus sûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & décisif; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur; que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve; ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raisons de douter & de croire. Maintenant, c'est à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution est sage, & me fait bien penser de vous. Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée. Soyez sincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes sentimens ce qui vous aura persuadé, rejetez le reste. Vous n'êtes

pas

pas encore assez dépravé par le vice, pour risquer de mal choisir. Je vous proposerois d'en conférer entre nous; mais si-tôt qu'on dispute, on s'échauffe; la vanité, l'obstination s'en mêlent, la bonne-foi n'y est plus. Mon ami, ne disputez jamais; car on n'éclaire par la dispute ni soi, ni les autres. Pour moi, ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit, déjà moins actif, seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une passion oiseuse, ne m'attiédit sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans re-

trouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de ma vie est écoulée; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir, est une bonne vie; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'espérer d'être éclairé, lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penser comme je pense, que mes sentimens soient les vôtres, & que nous ayons la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misere & du désespoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des

étrangers, & ceſſez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, ſuivez-la dans la ſincérité de votre cœur, & ne la quittez plus; elle eſt très-ſimple & très-ſainte; je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux fraix du voyage, n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne péche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez que, dans l'incertitude où nous ſommes, c'eſt une inexcuſable préſomption de profeſſer une autre religion

que celle où l'on eſt né, & une fauſſeté de ne pas pratiquer ſincerement celle qu'on profeſſe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuſe au Tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on ôſa choiſir ſoi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de deſirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au ſurplus, quelque parti que vous puiſſiez prendre, ſongez que les vrais devoirs de la religion ſont indépendans des inſtitutions des hommes; qu'un cœur juſte eſt le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute ſecte, aimer Dieu par-deſſus tout & ſon prochain comme ſoi-même, eſt le ſommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui diſpenſe des devoirs de la morale; qu'il n'y en a de vraiment eſſentiels que ceux-là; que le culte intérieur eſt le premier de ces devoirs, & que

ſans la foi nulle véritable vertu n'exiſte.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la Nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les intelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent au fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les

bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux ; & c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité *.

---

* Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les relever tous ; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste, est d'opposer un peuple supposé de bons Philosophes à un peuple de mauvais Chrétiens ; comme si un peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens. Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie ; & cela me paroît changer beaucoup l'état de la question.

Bâle a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte, qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & Philosophique, attache à la vie, efféminе, avilit les ames, con-

Bon jeune homme, soyez sincere & vrai sans orgueil; sachez être igno-

centre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & frappe ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu que tout reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font point tuer les hommes: mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme: c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs, il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres: mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux; & la

rant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés

---

religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion, quand il en a une; cela est vrai: la plupart n'en ont guères, & ne suivent point du tout celle qu'ils ont; cela est encore vrai: mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'ensuit-il, sinon qu'un sot le lui avoit confié? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine! . . . . Les gens qui font trafic de la religion font-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendu eux-mêmes moins sanguinaires; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion, mieux connue, écartant le Fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'Humanité n'en a pas été plus respectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens,

vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais qu'e

---

des Empereurs de Rome, des Chinois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle point faire chez les Catholiques! Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent elles point de réconciliations & d'aumônes! Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides! Que de miseres ne prévenoit-il pas! La fraternité légale unissoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux; on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont, par principe de religion, hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

« Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'a-» près l'examen qui suivra la résurrection universelle » tous les corps iront passer un pont appellé *Poul-*» *Serrho*, qui est jeté sur le feu éternel, pont qu'on » peut appeller, disent-ils, le troisieme & dernier » examen & le vrai jugement final, parce que c'est-» là où se fera la séparation des bons d'avec les mé-» chans. . . . . &c.

» Les Persans, (poursuit Chardin), sont fort infa-» tués de ce pont, & lorsque que'qu'un souffre une » injure, dont, par aucune voie, ni dans aucun tems, » il ne peut avoir raison, sa derniere consolation est » de dire: *Eh bien! par le Dieu vivant, tu me le* » *paieras au double au dernier jour; tu ne passeras* » *point le Poul-Serrho, que tu ne me satisfasses au-*» *paravant: je m'attacherai au bord de ta veste &* » *me jetterai à tes jambes.* J'ai vu beaucoup de gens » éminens, & de toutes sortes de professions, qui,

selon votre conscience, sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment

---

» appréhendant qu'on ne criât ainsi *Haro* sur eux au » passage de ce pont redoutable, sollicitoient ceux » qui se plaignoient d'eux de leur pardonner : cela » m'est arrivé cent fois à moi-même. Des gens de » qualité, qui m'avoient fait faire, par importunité, » des démarches autrement que je n'eusse voulu, » m'abordoient au bout de quelque tems, qu'ils » pensoient que le chagrin en étoit passé, & me di- » soient : *Je te prie, halal becon antchipra*, c'est-à-dire, » *rends-moi cette affaire licite & juste.* Quelques-uns » mêmes m'ont fait des présens & rendu des services, » afin que je leur pardonnasse, en déclarant que je le » faisois de bon cœur; de quoi la cause n'est autre » que cette créance, qu'on ne passera point le pont de » l'Enfer qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux » qu'on a oppressés. *T.* 7. *in*-12. *p.* 50.

Croirai-je que l'idée de ce pont, qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux?

Philosophe, tes loix morales sont fort belles : mais montre-m'en de grace la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho.*

vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mene à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatisme. Evitez ces extrémités ; restez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou ce qui vous paroîtra l'être dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par vanité ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les Philosophes ; ôsez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous serez seul de votre parti, peut-être ; mais vous porterez en vous même un témoignage qui vous dispensera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïssent, qu'ils lisent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien ; ce qui importe à l'homme est de remplir ses devoirs sur la terre, & c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi. Mon enfant, l'intérêt parti-

culier nous trompe ; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

J'AI transcrit cet écrit, non comme une regle des sentimens qu'on doit suivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raisonner avec son éleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né, les seules lumieres de la raison ne peuvent, dans l'institution de la Nature, nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'est à quoi je me borne avec mon Émile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être son guide ; c'est à lui seul de la choisir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'hom-

me physique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, que l'ame est encore languissante & foible; & quoi que l'art humain puisse faire, le tempérament précede toujours la raison. C'est à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à la sensibilité naissante; nous l'avons réglée, en cultivant la raison. Les objets intellectuels modéroient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens; il étoit simple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de son Auteur.

Quand nous en sommes venus là, quelles nouvelles prises nous nous som-

mes données sur notre éleve ! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur ! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien, loin des regards des hommes, & sans y être forcé par les loix ; à être juste entre Dieu & lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, & à porter dans son cœur la vertu, non-seulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de soi ; mais pour l'amour de l'auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi ; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience & la contemplation de cet Être suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie & mensonge parmi les hommes ; l'intérêt particulier, qui, dans la concurrence, l'emporte néces-

fairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre-humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere, pour m'épargner un moment de douleur & de faim; tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, (je le ſoutiendrai toute ma vie), quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Émile ſous les mêmes traits: vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous

ritez de me voir faire un contemplatif, un Philoſophe, un vrai Théologien, d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere ; en nous donnant un éleve de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement ; il le créé, il le tire de ſon cerveau, &, croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon éleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi différemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeuneſſe la regle à laquelle on les a ſoumis enfans ; cette regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maî-

tres, ils croyent ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espece de joug *; ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un prisonnier, délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Émile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'assujettir au joug de sa raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit, à moitié développé, cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi, l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence; pour l'autre, il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux

* Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

ou de lui ſont mieux en cela dans l'ordre de la nature ? Conſidérez les différences dans ceux qui en ſont plus ou moins éloignés : obſervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils ſont auſſi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps ; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adoleſcence, qu'ils deviennent tranquiles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus guères qu'à des jeux ſérieux & de haſard* *. Émile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payſans & des jeunes ſauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandiſſant. Toute la différence eſt qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a dans ſes

* Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement. T. II. p. 70.

travaux & dans ſes jeux appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle où je l'introduis; les ſujets de réflexion que je lui préſente, irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-memes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels cathéchiſmes, comment nos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen déſormais qu'ils s'y livrent, quand ils commencent à diſpoſer d'eux? Il leur faut du nouveau pour

leur plaire : il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même choſe pour mon éleve ; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choſes nouvelles ; c'eſt préciſément parce qu'elles ennuient les autres, qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant, au profit de la raiſon, le progrès de la Nature ; mais ai-je en effet retardé ce progrès ? Non ; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer ; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpece, les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos inſtitutions l'entraîne, l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin ; il faut qu'il arrive. Puiſqu'il

faut que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espece dure & que l'ordre du monde soit conservé. Quand par les signes dont j'ai parlé, vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre éleve. C'est votre ami, c'est un homme; traitez-le désormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité, lorsqu'elle m'est le plus nécessaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même, au moment qu'il sait le moins se conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits, quand il lui importe le plus que j'en use? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruse; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit

le contraindre, ou le tromper, pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature. La premiere de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'instant; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si, heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux

beſoins qui ſe font ſentir à lui, vous ne ſeriez pas long-tems écouté ; mais ſi tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le miniſtre de la Nature ; vous n'en ſerez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriſer ſes penchans, ou de les combattre ; d'être ſon tyran, ou ſon complaiſant : & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour réſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vîte ; c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce ſoit le meilleur, ni le plus utile ; je dirai ci-après mes raiſons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile ; mais cet âge vient

pour eux avant le tems; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bientôt fait; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix ſociales, que, pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raiſons ci-devant expoſées, j'eſtime que, par les moyens que j'ai donnés, & d'autres ſemblables, on peut au moins étendre juſqu'à vingt ans l'ignorance des deſirs & la pureté des ſens; cela eſt ſi vrai que chez les Germains un jeune homme qui perdoit ſa virginité avant cet âge, en reſtoit diffamé; & les Auteurs attribuent, avec raiſon, à la continence de ces peuples durant leur jeuneſſe, la vigueur

de

de leur conſtitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de ſiecles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montagne, homme non moins ſcrupuleux & vrai, que fort & bien conſtitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir ſervi long-tems dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils, quelle vigueur & quelle gaieté conſervoit le pere à plus de ſoixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoiſſance de l'eſpece en général.

Je puis donc laiſſer à part l'exemple de notre Jeuneſſe, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Conſidérant que la Nature n'a point là-deſſus de terme fixe qu'on ne

puiſſe avancer ou retarder, je crois pouvoir, ſans ſortir de ſa loi, ſuppoſer Emile reſté juſques-là par mes ſoins dans ſa primitive innocence, & je vois cette heureuſe époque prête à finir. Entouré de périls toujours croiſſans, il va m'échapper, quoi que je faſſe. A la premiere occaſion (& cette occaſion ne tardera pas à naître), il va ſuivre l'aveugle inſtinct des ſens, il y a mille à parier contre un qu'il va ſe perdre. J'ai trop réfléchi ſur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment ſur le reſte de ſa vie. Si je diſſimule & feins de ne rien voir, il ſe prévaut de ma foibleſſe; croyant me tromper, il me mépriſe, & je ſuis le complice de ſa perte. Si j'eſſaie de le ramener, il n'eſt plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, inſupportable; il ne tardera guères à ſe débarraſſer de moi. Je n'ai donc plus

qu'un parti raisonnable à prendre ; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même, de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance ; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de son tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens

de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve ; les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même, avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez que, pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire de ces dangereux mysteres que vous lui avez cachés si long-tems avec tant de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous seul : puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut, de peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve savans sur ces matieres, sans savoir

comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'élève en eſt-là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre? Naturellement

ils ſont ſes premiers confidens ; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Contez que, ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on ôſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien sûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets, le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon éleve qui ne me laiſſe de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa premiere

ſimplicité ; ſon cœur auſſi pur que ſon corps, ne connoît pas plus le déguiſement que le vice ; les reproches, ni le mépris, ne l'ont point rendu lâche ; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer : il a toute l'indiſcrétion de l'innocence, il eſt naïf ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de tromper. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent ; & ſouvent les ſentimens qu'il éprouve, me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rien à craindre ; mais s'il devient plus timide, plus réſervé ; que j'apperçoive dans ſes entretiens le moindre embarras de la honte, déjà l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment à perdre ; & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bientôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au haſard, & que tout eſt fait. Oh! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne! ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer, il faut labourer la terre: la ſemence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs, d'âge, de ſexe, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance,

qu'il n'y a peut-être pas deux momens, dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflammés alienent l'entendement & tyrannisent la volonté, c'est le tems d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant & l'instituteur disent à-peu-près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit, s'il étoit éveillé tout-à-coup; ainsi, mon Emile, dans

le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point : si je l'éveille en sursaut, il est perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens ; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens ; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose ; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la

plus facile, eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile ſait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine; en s'y livrant, il eſt comme ne faiſant rien; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéreſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe,

qui l'applique, qui l'exerce ; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or, la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir ; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement, il prendra du goût pour cet exercice ; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge ; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naiſſent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps ; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux

champêtres, l'amant, le chaſſeur, ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens : l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes ; à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la Jeuneſſe ne ſe partagent pas

ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celle des connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît ſont longtems les ſeuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeuneſſe d'Emile ſe paſſe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même juſtifier en tout cette féroce paſſion ; il me ſuffit qu'elle ſerve aſſez à ſuſpendre une paſſion plus dangereuſe pour me faire écouter de ſang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre ſans l'exciter.

Il eſt des époques dans la vie humaine, qui ſont faites pour n'être jamais oubliées. Telle eſt, pour Emile, celle de l'inſtruction dont je parle ; elle doit influer ſur le reſte de ſes jours. Tâchons donc de la graver dans ſa mémoire, en ſorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, eſt d'employer la raiſon trop nue,

comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que, dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt; au lieu que les Anciens agissoient beaucoup plus par la per-

ſuaſion, par les affections de l'ame; parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre-humain ; c'eſt par-devant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes ; la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le puits du ſerment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens groſſiers, mais auguſtes, de la ſainteté des contrats ; nul n'eût oſé d'une main ſacrilége attenter à ces

monumens; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux Sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit, il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes *, qu'arrive-t-il de ce mépris?

* Le Clergé Romain les a très-habilement conservés, &, à son exemple, quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi, le Gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore, sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; &, après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le

Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des Sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités, mais il faut avoir cent-mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les Anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand

---

Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coiffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes, on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours ? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées ? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fleches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue,

& Darius n'eut plus grande hâte que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces ſignes; plus elle ſera menaçante, & moins elle effraiera : ce ne ſera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les Romains à la langue des ſignes! des vêtemens divers ſelon les âges, ſelon les conditions; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tous chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les

accusés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs, voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait appporter le corps. Quelle réthorique !

Mais cette digression m'entraîne insensiblement loin de mon sujet, ainsi que font beaucoup d'autres, & mes écarts sont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raisonnez jamais sèchement avec la Jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse en-

tendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire & non pas agir; on démontre ce qu'il faut penser, & non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs sens, & qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux l'instruire. Je commencerai par émouvoir son imagination; je choisirai le tems, le lieu, les objets les plus favorables à l'impression que je veux faire: j'appellerai, pour ainsi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens; j'attesterai l'Être éternel, dont elle est l'ouvrage, de la vérité de mes dis-

cours ; je le prendrai pour juge entre Emile & moi ; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon jeſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors, je lui parlerai, & il m'écoutera ; je m'attendrirai, & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables ; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures ; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes ; mais abondant en ſentimens qui débordent ; ma raiſon ſera grave & ſententieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection, la raiſon de

tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage ! au-lieu de lui rétrécir l'ame, en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein ; en versant sur lui des larmes d'attendrissement ; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien ; si tu frustres mes espérances, tu me vôles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples

exemples de la maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci ; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues ; je la crois, moi, la plus obſcene ; car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe ; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens, que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par

des oreilles impures, ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Émile, n'aura rien que d'honnête & de chaste à son oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur aussi pur que le sien.

Je penserois même que des réflexions sur la véritable pureté du discours, & sur la fausse délicatesse du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce sujet nous conduit; car en apprenant le lan-

gage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi différens. Quoi qu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre, alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon

objet ; qu'en lui peignant le mariage, non-seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme le plus inviolable & le plus saint de tous les contrats, on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré, respectable à tous les hommes, & qui couvrent de haîne & de malédictions quiconque ôse en souiller la pureté ; qu'on lui fasse un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à sa perte ; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme ; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté desirable & chere, & qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on

lui donnera pour la conserver : car tant qu'on la conserve, on la respecte ; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurelius Victor dit que pluſieurs hommes, tranſportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopâtre ; & ce ſacrifice n'eſt pas impoſſible à l'ivreſſe de la paſſion. Mais ſuppoſons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ſes ſens, vît l'appareil du ſupplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après ; non-ſeulement cet homme, dès cet inſtant, deviendroit ſupérieur aux tentations ; il lui en coûteroit même peu de leur réſiſter : bientôt l'image affreuſe dont elles ſeroient accompagnées, le diſtrairoit d'elles ; & toujours rebutées, elles ſe laſſeroient

de revenir. C'eſt la ſeule tiédeur de nôtre volonté qui fait toute notre foibleſſe, & l'on eſt toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* Oh ! ſi nous déteſtions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agréable, que d'un poiſon mortel dans un mets délicieux.

Comment ne voit-on pas que, ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut ; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes deſirs avec ſéchereſſe, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des

plaisirs ; faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur ; n'épargnez rien pour devenir son confident : ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que, si sur ces maximes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Émile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire ; qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste ;

vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent : veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître, en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre éleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute,) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que, si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croye en droit de s'y

ſouſtraire, en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place, & ce ton lui en impoſera d'autant plus, que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc: jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles: il faudroit les connoître pour être en droit de les former; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur! Tel qu'Ulyſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes

conducteurs de le déchaîner ; séduit par l'attrait des plaisirs, vous voudrez briser les liens qui vous gênent ; vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie, quand je ferai le plus tendrement occupé de vous ; en ne songeant qu'à vous rendre heureux, je m'attirerai votre haîne. O mon Émile ! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme ! ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs & les miens ? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces ; prenez du tems, donnez-m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidele à tenir.

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſévérité. Vous lui direz: mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres: je ſerai prêt à vous en rendre raiſon, ſi-tôt que vous ſerez en état de m'entendre; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre

vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur, & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ſes vues pour les diriger; je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des piéges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes, que le cœur dément, ne perſuadent point. Le jeune homme, conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant, je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoûte à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du liberti-

nage, & je le rendrai sage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les desirs naissans d'un jeune homme qu'un obstacle aux leçons de la raison ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de prise sur les passions, que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Émile n'est pas fait pour rester toujours solitaire ; membre de la société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général ; il lui reste à connoître les individus. Il sait ce qu'on fait dans le monde ; il lui reste à voir comment on y vit. Il est tems de lui montrer l'extérieur de cette grande scene, dont il con-

noît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute; quand éſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du ſage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde. Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, &, quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent, avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans, qui ne ſache rien

du tout ; à quinze ans, je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la différence que le ſavoir du vôtre ne ſera que dans ſa mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde ; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance ; car, le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au-lieu que l'autre, n'ayant que ſa routine pour toute regle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort.

Les jeunes Demoiſelles Françoiſes ſont toutes élevées dans des Couvens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à penr-

dre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon tems propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il

faut éviter. C'eſt ſur-tout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon éleve ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient, elle en prévient un autre : je juge alors qu'elle eſt bonne, & que je ſuis dans le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bientôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde ? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire, il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi ?

Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ces ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais je? Il s'amollit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a beſoin d'une compagne, allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être: le vrai mérite eſt toujours rare, mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui, je l'introduis dans le monde; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maîtresse que je lui destine, imaginez si je saurai m'en faire écouter; si je saurai lui rendre agréables & cheres les qualités qu'il doit aimer; si je saurai disposer tous ses sentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir? Il faut que je sois le plus mal-adroit des hommes, si je ne le rends d'avance passionné sans savoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai soit imaginaire; il suffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il suffit qu'il trouve par-tout des comparaisons qui lui fassent préférer sa chimere aux objets réels qui le frapperont; & qu'est-ce que le véritable amour lui-même, si ce n'est chimere, mensonge, illusion? On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer,

la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe, & l'amour s'évanouit. Or, en fourniſſant l'objet imaginaire, je ſuis le maître des comparaiſons, & j'empêche aiſément l'illuſion des objets réels.

Je ne veux pas, pour cela, qu'on trompe un jeune homme, en lui peignant un modèle de perfection qui ne puiſſe exiſter; mais je choiſirai tellement les défauts de ſa maîtreſſe, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaiſent, & qu'ils ſervent à corriger les ſiens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant fauſſement que l'objet qu'on lui peint exiſte; mais s'il ſe complaît à l'image, il lui ſouhaitera bientôt un original. Du ſouhait à la ſuppoſition, le trajet eſt facile; c'eſt l'affaire de quelques deſcriptions adroites, qui ſous des traits plus ſenſibles, donne-

ront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer; je dirois en riant: appelons *Sophie* votre future maîtresse: *Sophie* est un nom de bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude; il croira qu'on lui fait mystere de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra, quand il sera tems. S'il en est une fois-là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais, soit qu'il personnifie, ou non, le modèle que j'aurai su lui rendre ai-

mable, ce modele, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à ces donneuſes d'éducation, qui la font payer ſi cher & ne forment un jeune homme à la politeſſe, qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie eſt ſi modeſte! De quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de ſimplicité! Comment aimera-t-il leurs airs! Il y a trop loin de ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, ſuivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléchiſſent

plus mal encore. Ce n'eſt, ni par le tempérament, ni par les ſens, que commence l'égarement de la Jeuneſſe ; c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on éleve dans les Colléges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard ; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les ſeules qui fructifient, ſont celles du vice ; & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple : mais abandonnons les penſionnaires des Colléges & des Couvens à leurs mauvaiſes mœurs ; elles ſeront toujours ſans remede. Je ne parle que de l'éducation domeſtique. Prenez un jeune homme, élevé ſagement dans la maiſon de ſon pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde, vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même

auſſi

auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas un qui pût ſe réſoudre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes, quand même il en ſauroit l'uſage, & qu'il en ſentiroit le beſoin.

A ſix mois de-là, conſidérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, ſi ſes plaiſanteries ſur ſa premiere ſimplicité, ſa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il eſt le même, & qu'il en rougit. O combien il s'eſt formé dans peu de tems! D'où vient un changement ſi grand & ſi bruſque? Du progrès du tempérament? Son tempé

rament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maison paternelle ? & sûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes. Des premiers plaisirs des sens ? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés sont toujours mystérieuses ; la pudeur les assaisonne & les cache : la premiere maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre ; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même ; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'est alors seulement qu'il sera véri-

tablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit : on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes maîtres, comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite ; il devient entreprenant ſans deſirs & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes ; & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiſſes qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyans de ſes camarades, & n'oſoit s'y refuſer, de peur d'être moqué d'eux. « Je m'exerce à cela, diſoit-

» il, comme à prendre du tabac mal-
» gré ma répugnance ; le goût vien-
» dra par l'habitude ; il ne faut pas
» toujours être enfant ».

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité, que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde ; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé je demande s'il en est un sur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes ? s'il en est un plus en état de résister au torrent ? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense ? si ses desirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter ? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne éga-

lement des filles publiques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la Jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jeter à la tête d'un jeune homme, qui peut l'épouſer, s'il la croit ſage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Émile, de ſon côté, ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même : tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers deſirs ; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par dégrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Émile ? Quel

homme se mene moins par le ton plaisant, que celui qui n'a point de préjugés & ne sait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'est à ses yeux que la raison des sots, & rien ne rend plus insensible à la raillerie, que d'être au-dessus de l'opinion. Au-lieu de plaisanteries, il lui faut des raisons, & tant qu'il en sera-là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conscience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans est aussi quelque chose : on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons; &, dans un cœur droit & sensible, la voix d'un ami fidele & vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent, &

qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours simple, mais grave & clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite en homme. Je lui dirai: « vous » voyez que votre seul intérêt, qui » est le mien, dicte mes discours, je » n'en peux avoir aucun autre; mais » pourquoi ces jeunes gens veulent-ils » vous persuader? C'est qu'ils veulent » vous séduire: il ne vous aiment » point, ils ne prennent aucun inté- » rêt à vous; ils ont, pour tout motif, » un dépit secret de voir que vous » valez mieux qu'eux: ils veulent » vous rabaisser à leur petite mesure, » & ne vous reprochent de vous lais- » ser gouverner, qu'afin de vous gou- » verner eux-mêmes. Pouvez-vous » croire qu'il y eût à gagner pour » vous dans ce changement? Leur sa- » gesse est elle donc si supérieure, &

» leur attachement d'un jour eſt-il » plus fort que le mien ? Pour donner » quelque poids à leur raillerie, il » faudroit en pouvoir donner à leur » autorité, & quelle expérience ont- » ils pour élever leurs maximes au- » deſſus des nôtres ? ils n'ont fait qu'i- » miter d'autres étourdis, comme ils » veulent être imités à leur tour. Pour » ſe mettre au-deſſus des prétendus » préjugés de leurs peres, ils s'aſſer- » viſſent à ceux de leurs camarades ; » je ne vois point ce qu'ils gagnent à » cela, mais je vois qu'ils y perdent » ſûrement deux grands avantages ; » celui de l'affection paternelle, dont » les conſeils ſont tendres & ſinceres, » & celui de l'expérience qui fait ju- » ger de ce que l'on connoît ; car les » peres ont été enfans, & les enfans » n'ont pas été peres.

» Mais les croyez-vous ſinceres, au » moins, dans leurs folles maximes ?

» Pas même cela, cher Émile; ils se
» trompent pour vous tromper, ils ne
» sont point d'accord avec eux-mê-
» mes. Leur cœur les dément sans
» cesse, & souvent leur bouche les
» contredit. Tel d'entr'eux tourne en
» dérision tout ce qui est honnête,
» qui seroit au désespoir que sa femme
» pensât comme lui. Tel autre pous-
» sera cette indifférence de mœurs,
» jusqu'à celles de la femme qu'il n'a
» point encore, ou, pour comble d'in-
» famie, à celles de la femme qu'il a
» déjà; mais allez plus loin, parlez-
» lui de sa mere, & voyez s'il passera
» volontiers pour être en enfant d'a-
» dultere & le fils d'une femme de
» mauvaise vie, pour prendre à faux
» le nom d'une famille, pour en voler
» le patrimoine à l'héritier naturel;
» enfin s'il se laissera patiemment trai-
» ter de bâtard. Qui d'entr'eux vou
» dra qu'on rende à sa fille le déshon-

» neur dont il couvre celle d'autrui ? » Il n'y en a pas un qui n'attentât » même à votre vie, si vous adoptiez » avec lui, dans la pratique, tous les » principes qu'il s'efforce de vous don- » ner. C'est ainsi qu'ils décelent enfin » leur inconséquence, & qu'on sent » qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit. » Voilà des raisons, cher Émile; pe- » sez les leurs, s'ils en ont, & com- » parez. Si je voulois user comme » eux de mépris & de raillerie, vous » les verriez prêter le flanc au ridi- » cule, autant, peut-être, & plus que » moi. Mais je n'ai pas peur d'un exa- » men sérieux. Le triomphe des mo- » queurs est de courte durée, la véri- » té demeure, & leur rire insensé s'é- » vanouit ».

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Émile peut être docile. Que nous pensons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à

dix; car quelle prise avois-je sur lui à cet âge? il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé, il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il fait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux assujetti: car il l'est, parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré. Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête; c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui

n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue ; il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler ; & ſi jamais homme eſt maladroit en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquié-

tude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même ; cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute ; car, comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique ; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais, peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite. On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe ; ſans qu'elle ſache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt

pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui

qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Veillez donc avec ſoin ſur le jeune homme : il pourra ſe garantir de tout le reſte ; mais c'eſt à vous de le garantir de lui. Ne le laiſſez ſeul ni jour ni nuit ; couchez, tout au moins, dans ſa chambre. Défiez-vous de l'inſtinct, ſi-tôt que vous ne vous y bornez plus ; il eſt bon tant qu'il agit ſeul, il eſt ſuſpect dès qu'il ſe mêle aux inſtitutions des hommes ; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela, peut-être, eſt plus difficile que de l'anéantir. Il ſeroit très-dangereux qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ſes ſens, & ſuppléer aux occaſions de les ſatisfaire ; s'il connoît une fois ce dangereux ſupplément, il eſt perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera juſqu'au tombeau les triſtes effets de cette habitude, la plus funeſte à laquelle un

jeune homme puiſſe être aſſujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore..... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne ſouffrirai point que la fin de la Nature ſoit éludée. S'il faut qu'un tyran te ſubjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aiſément aux femmes qu'à toi.

Juſqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance; la continence eſt alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque guères qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale; elle importe pour apprendre à régner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la

foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux mots préférons le moindre; en tout état de cauſe, il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon éleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le diſciple ne faſſe rien que le maître ne le ſache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon éleve, & que la faute ſe fît ſans qu'il en ſût rien. Qui croit

devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, & de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent; que, pour faire écouter ce qu'on dit, il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez

vos foibleſſes à votre éleve, ſi vous voulez le guérir des ſiennes ; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres : Ces vieillards, dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le ſervice du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme, combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon éleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de

larmes, quittez-le à l'inſtant; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbécile; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiecle! Ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la Jeuneſſe; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne

ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toutes choſes, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, frippons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeuneſſe ; s'il s'en trouvoit un ſeul qui ſût être tempérant & ſobre, qui ſût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Emile, il ſeroit cet homme, s'il vouloit l'être ; mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître,

& pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller: les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a, ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste, ni vaine, elle est naturelle & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compte-

roit-il pour rien, vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ſes manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans ſon cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il eſt bien éloigné d'avoir; s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'humanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne: il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée: mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que, les leur ôtant

à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc point diſputeur, ni contrediſant; il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits.

Il parle peu, parce qu'il ne ſe ſoucie guères qu'on s'occupe de lui; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles: autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit fortement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car

car il fait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ſes diſcours. Généralement les gens qui ſavent peu, parlent beaucoup; & les gens qui ſavent beaucoup, parlent peu: il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit n'ouvre pas aiſément ſon répertoire: il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui; il ſe taît.

Loin de choquer les matieres des autres, Émile s'y conforme aſſez volontiers; non, pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli; mais, au contraire, de peur qu'on ne les diſtingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manieres, il n'eſt pas pour cela timide & craintif: s'il ſe

dérobe, ce n'eſt point par embarras; c'eſt que, pour bien voir, il faut n'être pas vu; car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiete guères, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang-froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait; &, toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme, & non ſuffiſant; ſes manieres ſont libres, & non dédaigneuſes: l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves; l'indépendance n'a rien d'af-

fecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répondit l'étranger. *Vous Anglois ?* réplique le danseur ; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine * ? Non, Monsieur ; ce front baissé, ce regard timide,*

* Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine. Mais les François, ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Painbeuf*, & a cru me faire une excellente plaisanterie.

cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'eſclave tiré d'un Electeur.

Je ne ſais ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le caractere d'un homme & ſon extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire. J'aurois dit: *cet Anglois n'eſt pas courtiſan; je n'ai jamais ouï dire que les courtiſans euſſent le front baiſſé, & la démarche incertaine: un homme, timide chez un danſeur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Aſſurément, ce Marcel-là doit prendre ſes compatriotes pour autant de Romains.

Quand on aime, on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font beaucoup;

les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie : mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois, près d'une jeune femme, un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent-mille débauchés. Jugez de ce que doit être Émile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter ! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé ; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins fripponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue

l'objet de ſes recherches, & c'eſt toujours à ce qui le lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens: il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit

de ſon ſiecle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe ma vieilleſſe à reſpecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera, ni ſes manieres, ni ſon maintien; il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enſeigne de la richeſſe ne ſouillera ſon ajuſtement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'eſt qu'un effet de la premiere édu-

cation. On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix ! La véritable politesse consiste à marquer de la bienveuillance aux hommes ; elle se montre sans peine, quand on en a ; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête-homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au-lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon; au-lieu d'être faux pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront, ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en ſeront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs *.

Il me ſemble que ſi quelque éducation doit produire l'eſpece de politeſſe qu'exige ici M. Duclos, c'eſt celle dont j'ai tracé le plan juſqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes ſi différentes, Émile ne ſera point comme tout le monde, & Dieu le préſerve de l'être jamais! mais en ce qu'il ſera différent des autres, il ne ſera ni fâcheux, ni ridicule; la différence ſera ſenſible ſans être incommode. Émile ſera, ſi l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui par-

* Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiecle, par M. Duclos, p. 65.

donnera ſes ſingularités, en diſant : *il ſe formera.* Dans la ſuite on ſera tout accoutumé à ſes manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en diſant : *il eſt fait ainſi.*

Il ne ſera point fêté comme un homme aimable : mais on l'aimera ſans ſavoir pourquoi ; perſonne ne vantera ſon eſprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'eſprit ; le ſien ſera net & borné, il aura le ſens droit, & le jugement ſain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne ſauroit ſe piquer d'eſprit. Je lui ai fait ſentir que toutes les idées ſalutaires & vraiment utiles aux hommes, ont été les premieres connues, qu'elles ſont de tout tems les ſeuls vrais liens de la ſociété, & qu'il ne reſte aux eſprits tranſcendans qu'à ſe diſtinguer par des idées pernicieuſes & funeſtes au genre-humain. Cette ma-

niere de se faire admirer ne le touche guères: il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Émile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre chose: on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de

le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course, il voudra être le plus léger : à la lutte, le plus fort : au travail, le plus habile : aux jeux d'adresse, le plus adroit ; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, & de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes, parce qu'ils sont ses semblables, il aimera, sur-tout, ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, &, jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon carac-

tere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve: mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde, comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flate ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne

s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tous; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon goût, il y a peu de gens de goût, de même qu'il y a peu de belles perſonnes, quoique l'aſſemblage des traits les plus communs faſſe la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous eſt utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que ſur les choſes indifférentes, ou d'un intérêt d'amuſement, tout au plus, & non ſur celles qui tiennent à nos beſoins; pour juger de celles-ci le goût n'eſt pas néceſſaire, le ſeul appétit ſuffit. Voilà ce qui rend ſi difficile, &, ce ſemble, ſi arbitraire, les pures déciſions du goût; car hors l'inſ-

tinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes de goût semblent absolument inexplicables; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation *: ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs du gouvernement, des choses d'institution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractere, & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en mê-

* Cela est prouvé dans un essai sur le *principe de la mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

me mesure, il ne se développe pas dans tous au même dégré, & dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premierement, il faut vivre dans des sociétés nombreuses, pour faire beaucoup de comparaisons: secondement il faut des sociétés d'amusement & d'oisiveté; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaisir, mais l'intérêt: en troisieme lieu il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité; car dans le cas contraire la mode étouffe le goût: & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que

l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment ; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi, aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux ſont défigurés. C'eſt alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaiſie, ſujet au caprice & à l'autorité, n'eſt plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident ſont les artiſtes, les grands, les riches ; & ce

qui les guide eux mêmes, eſt leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci, pour étaler leur richeſſe, & les autres, pour en profiter, cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépenſe. Par-là le grand luxe établit ſon empire, & fait aimer ce qui eſt difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'eſt tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Par-tout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme ; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le deſir de plaire, le goût doit dégénérer ; & c'eſt-là, ce me ſemble, une autre raiſon des plus ſenſibles pour quoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la Littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés: les galans qui les consultent sur leur parure, sont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occasion de parler des vrais talens de ce sexe, de la maniere de les cultiver, & des choses sur lesquelles ses décisions doivent alors être écoutées.

Voilà les considérations élémentaires que je poserai pour principe en raisonnant avec mon Emile sur une matiere qui ne lui est rien moins qu'indifférente dans la circonstance où il se trouve, & dans la recherche dont il est occupé. Et à qui doit-elle être indifférente? La connoissance de ce qui peut être agréable ou désagréable aux hommes n'est pas seulement nécessaire à celui qui a besoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile; il importe même de leur plaire pour les servir; & l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude oiseuse, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon disciple, j'avois à choisir entre des pays où cette culture est encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je suivrois l'ordre rétrograde, je commencerois sa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers.

La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas: cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient: cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préférence, la philoſophie & les lumieres s'étendent; & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peuvent guères être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux ſociétés nombreuſes, y épuiſent leur attention ſur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à préſent un lieu policé ſur la terre, où le goût général ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant, c'eſt dans cette Capitale

que le bon goût se cultive ; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent : on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres ; & les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, aller passer une année à Paris : bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût regne ; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-tems. Il faut

perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Émile jusqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les diverses goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramenerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation, je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; &, les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes,

leur usage n'est pas si important qu'on croit; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les écrits des Anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espece de Littérature, il les retrouvera, comme dans l'Histoire, abondans en choses, & sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu, & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse le jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des Anciens on lisoit des faits.

Sta,

Sta, viator; Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne : car rien n'est si commun que des Héros parmi nous; mais chez les Anciens ils étoient rares. Au-lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale ;

J'ai bâti Trase & Anchiale en un jour,
& maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre style lapidaire, avec son enflure, n'est bon qu'à souffler des nains. Les Anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille : *ils moururent*, dit-il, *irreprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà

tout ; mais considérez dans cet éloge, si court & si simple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant !

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'est pas l'Académie des Inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé, si mon éleve, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa premiere attention sur ces différences, & si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, il dira : c'est un Orateur ; mais en lisant Ciceron, il dira : c'est un Avocat.

En général, Emile prendra plus de goût pour les livres des Anciens que pour les nôtres : par cela seul, qu'étant les premiers, les Anciens sont les plus

près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte & l'Abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on emploie à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les Anciens & les modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'Agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux

sources de la pure Littérature, je lui en montre aussi les égoûts dans les réservoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires: il jette un coup-d'œil sur tout cela, puis le laisse pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des Académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les composent, vaut toujours mieux seul qu'avec le corps; là-dessus, il tirera de lui-même la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mene aux spectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'est-là, sur-tout, qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire,

& d'intéreſſer le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poéſie ; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaiſir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien ! Ces études ſeront pour lui des amuſemens ſans contrainte, & n'en profiteront que mieux ; elles lui ſeront délicieuſes dans un âge & des circonſtances où le cœur s'intéreſſe avec tant de charme à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un poliſſon de collége, liſant le quatrieme livre de l'Enéide, ou Tibulle, ou le banquet de Platon ; quelle différence ! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre ! O bon jeune homme ? arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas

qu'il t'égare ; sois homme sensible, mais sois homme sage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reste, qu'il réussisse, ou non, dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poésie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins, s'il ne sait rien de tout cela, & ce n'est pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans son éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à sentir & aimer le beau dans tous les genres, est d'y fixer ses affections & ses goûts, d'empêcher que ses appétits naturels ne s'altèrent, & qu'il ne cherche un jour dans sa richesse les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs, que le goût n'étoit que l'art de se connoître en petites choses, & cela est très-vrai ; mais puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifférens ; c'est par eux

que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux, qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui en est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de regle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les rempliſſent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre. Ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien

que ſes effets ſe font ſentir. J'ai penſé cent fois, avec effroi, que, ſi j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je penſe en certain pays, demain je ſerois preſque inévitablement tyran, concuſſionnaire, deſtructeur du peuple, nuiſible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute eſpece de vertu.

De même, ſi j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je ſerois donc inſolent & bas, ſenſible & délicat pour moi ſeul, impitoyable & dur pour tout le monde, ſpectateur dédaigneux des miſeres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur claſſe. Enfin, je ferois de ma fortune l'inſtrument de mes plaiſirs, dont je ferois uniquement occupé; & juſques-là, je ferois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux, plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'oſtentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richeſſe, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraſerois de mon faſte, dire à ſes voiſins à l'oreille : *voilà un frippon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel.*

De cette immenſe profuſion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'eſt le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier : pour cela, le premier uſage de ma richeſſe ſeroit d'en acheter du loiſir & la liberté ; à quoi j'ajoûterois la ſanté, ſi elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, ſans la ſanté, de vrai plaiſir dans la vie, je ſerois tempérant par ſenſualité.

Je resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle; bien sûr que, plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le milleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois au-devant du plaisir. Ma sotte & grossiere gourmandise n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point, au poids de l'or, du poison pour du poisson; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour

satisfaire ma sensualité, puisqu'alors cette peine est un plaisir elle-même, & qu'elle ajoûte à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du Monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir: car les mets les plus exquis, manquent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuisinier ne leur donne; l'air du climat les a produits.

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui, ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les saisons; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord; sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place,

ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs & d'habitudes qui ne se ressembleroient point, & qui seroient toujours dans la Nature; j'irois passer l'été à Naples, & l'hiver à Pétersbourg ; tantôt respirant un doux zéphyr à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente; tantôt dans l'illumination d'un palais de glaces, hors d'haleine & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois, dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter, par des ornemens très-simples la variété des saisons & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine, & non du goût, à troubler ainsi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malé-

diction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ses fourneaux & ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd marron me seroit-il fort agréable? Le préférerois-je sortant de la poë'e, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printems; c'est

s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie: mortels, vous n'êtes pas abandonnés; la Nature vit encore.

Pour être bien servi, j'aurois peu de domestiques; cela a déja été dit, & cela est bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais, qu'un Duc de dix Messieurs qui l'entourent. J'ai pensé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'instant qu'il me plaît; au-lieu que, si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétassent *à boire*, avant que je puisse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus

ſûrement, & payer moins cherement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit: enfin, j'irois pour aller, c'eſt toujours quelque choſe: l'ennui commence par la vie trop ſédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. Ce ſont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts: s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems: en chemin, mille embarras ne le font point ſécher d'impatience, ni reſter en place

au moment qu'il voudroit vôler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre & plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre: toute piece commune n'est à personne, & la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangere que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours; mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil

dans un lieu, ſeroit me bannir de tous les autres, & m'empriſonner, pour ainſi dire, dans mon palais. C'eſt un aſſez beau palais que le Monde; tout n'eſt-il pas au riche, quand il veut jouir? *Ubi bene, ibi patria;* c'eſt-là ſa deviſe; ſes Lares ſont les lieux où l'argent peut tout; ſon pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver des aujour-

d'hui? L'on ne sauroit se faire un sort agréable, en se mettant sans cesse en contradiction avec soi. C'est ainsi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entasser les plaisirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs, que me sert un logement si vaste, ayant si peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles seroient simples comme mes goûts; je n'aurois ni galeries, ni bibliotheque, sur-tout si j'aimois la lecture & que je me connusse en tableaux. Je saurois alors que de telles collections ne sont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misere; il n'y a pas un faiseur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire:

on n'a guères un cabinet à montrer aux autres; quand on sait s'en servir pour soi.

Le jeu n'est point un amusement d'homme riche, il est la ressource d'un désœuvré; & mes plaisirs me donneroient trop d'affaires pour me laisser bien du tems à si mal remplir. Je ne joue point du tout étant solitaire & pauvre, si ce n'est quelquefois aux échets, & cela de trop. Si j'étois riche, je jouerois moins encore, & seulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu, manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui sont toujours moins sensibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains,

on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espece sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuide; & il me semble que j'aurois assez de sentimens & de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; ainsi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi, je le combattrois par-

mi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît partout de l'aisance, & ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que, dans tous les rangs, je paruſſe à ma place, & qu'on ne me distinguât dans aucun, que, sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là, plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leurs portes aux manchettes brodées, & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois

donc passer ma journée ailleurs : mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme, & non comme riche; je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société, & non une cour; des amis, & non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveuillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le

plaiſir & l'amitié feroient ſeuls la loi.

On n'achette ni ſon ami, ni ſa maîtreſſe. Il eſt aiſé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'eſt le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il paiera pour un autre; ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent; &, dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidelle & miſérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous les deux. Il ſeroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, ſi cela ne faiſoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de ſatisfaire ce penchant avec ſa maîtreſſe ſans empoiſonner l'amour,

c'eſt de lui tout donner, & d'être enſuite nourri par elle. Reſte à ſavoir où eſt la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui diſoit : je poſſede Laïs ſans qu'elle me poſſede, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là deſſus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh ! ſi l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que, de ce premier pas, on traîne inévitablement dans un gouffre de

de miseres, dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, erreur; & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la Nature; il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse. Dans une juste confiance, on lui dit: tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre, usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égards, sans aucune espece d'honnêteté; incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens

aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté; c'est inconteſtablement là le motif secret de cette fantaisie; mais il se trompe : l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la Nature, que n'en sont les desirs qu'il voudroit exciter: il se trompe aussi dans sa folle attente; cette même Nature a soin de revendiquer ses droits: toute fille qui se vend, s'est déjà donnée; &, s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achete donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs, ni vertu, il me restera du moins quelque goût, quelque sens, quelque délicatesse, & cela me garantira d'user ma fortune en dupe, à courir après des

chimeres ; d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaiſirs de la Jeuneſſe ; & , les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je reſtois tel que je ſuis, ce ſeroit autre choſe ; je me bornerois prudemment aux plaiſirs de mon âge ; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon ſupplice. Je n'irois point offrir ma barbe griſe aux dédains railleurs des jeunes filles ; je ne ſupporterois point de voir mes dégoûtantes careſſes leur faire ſoulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaiſirs du vieux ſinge, de maniere à ſe venger de les avoir endurés. Que ſi des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens deſirs en beſoins, j'y ſatisferois peut-être, mais avec honte, mais en

rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois-là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs, quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années; ne déplaçons pas plus les âges que les saisons: il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie guères, sa vie est active; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délice quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs, tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches,

leur grand fléau, c'eſt l'ennui: au ſein de tant d'amuſemens raſſemblés à grands fraix, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les conſume & les tue; ils paſſent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils ſont accablés de ſon poids inſupportable: les femmes, ſur-tout, qui ne ſavent plus s'occuper, ni s'amuſer, en ſont dévorées ſous le nom de vapeurs; il ſe transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raiſon, & enfin la vie. Pour moi, je ne connois point de ſort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle; qui, changé de même en femme oiſive, s'éloigne ainſi doublement de ſon état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes-fortunes, fait ſupporter la longueur des plus triſtes jours qu'ait jamais paſſé créature humaine.

Les bienſéances, les modes, les uſages

qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus mauſſade uniformité. Le plaiſir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour ſoi *. Le ridicule, que l'opinion redoute ſur toutes choſes, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des forces déterminées; celui qui fait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe. Ma

* Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuſer beaucoup, ſe font une loi de ne jamais ſe coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver, leurs gens paſſent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarraſſés à s'y garantir d'être gelés. On entre un ſoir, ou, pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux perſonnes ſi amuſées laiſſoient couler les heures ſans les compter: on les trouve exactement ſeules, dormant chacune dans ſon fauteuil.

seule forme constante seroit celle-là ; dans chaque situation, je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le payſan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maiſon ruſtique, une maiſon blanche avec des contrevents verds, & quoiqu'une couverture de chaume ſoit en toute ſaiſon la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu

l'heureux tems de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour Jardin, & pour parc un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auxquelles à peine on ôſat toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coûteuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant, de femmes qui puiſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champêtres; prendre

quelquefois, au-lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers, qui ne nous donneroient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel estomach & de nouveaux goûts. Tous nos repas seroient des festins, où l'abondance plairoit plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, & les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger seroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante & fraîche,

sous des touffes d'aulnes & de coudriers: une longue procession de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du festin; on auroit le gazon pour table & pour chaises, les bords de la fontaine serviroient de buffet, & le dessert pendroit aux arbres. Les mets seroient servis sans ordre; l'appétit dispenseroit des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre se préferât de même à lui: de cette familiarité cordiale & modérée, naîtroit, sans grossiereté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun seroit servi par tous; le tems passeroit sans le comp-

ter, le repas ſeroit le repos, & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il paſſoit près de nous quelque payſan retournant au travail, ſes outils ſur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement ſa miſere; & moi j'aurois auſſi le plaiſir de me ſentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en ſecret; je ſuis encore homme.

Si quelque fête champêtre raſſembloit les habitans du lieu, j'y ſerois des premiers avec ma troupe; ſi quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, ſe faiſoient à mon voiſinage, on ſauroit que j'aime la joie, & j'y ſerois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons ſimples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inéſtimable, des biens ſi peu connus de mes égaux, la franchiſe & le vrai plai-

ſir. Je ſouperois gaiement au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanſon ruſtique, & je danſerois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Juſqu'ici tout eſt à merveille, me dira-t-on : mais la chaſſe ? Eſt-ce être à la campagne que de n'y pas chaſſer ? J'entends : je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche : il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des plaiſirs deſtructifs ; voici de toutes autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-benite.

Fort bien ; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres : nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haînes, des procès tout au moins ; cela n'eſt déjà pas fort agréable.

Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs féves par mes ſangliers; chacun n'ôſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ: après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes: avec tout ce tintamare ils troubleront mon ſommeil: je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guères; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'eſt pas tout; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir; il me faudra des priſons, des geoliers, des archers, des galeres: tout cela me paroît aſſez

cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris ; ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fourragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté ; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triste alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens : cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines ? Otez-en l'exclusion : plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire, mais sans changer de goûts, je suivrai celui que

je me ſuppoſe, à moindres frais. J'établirai mon ſéjour champêtre dans un pays où la chaſſe ſoit libre à tout le monde, & où j'en puiſſe avoir l'amuſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare; mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de ſa journée que de tous vos chaſſeurs de ruelles, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt

donc pas moindre ; & l'inconvénient eſt ôté, quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miſérable à tourmenter. Voilà donc une ſolide raiſon de préférence. Quoi qu'on faſſe, on ne tourmente point ſans fin les hommes, qu'on en reçoive auſſi quelque mal aiſe ; & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. Les vrais amuſemens ſont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triſte clôture, je n'ai fait à grand fraix que m'ôter le plaiſir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le Démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être partout le maître, & ne ſe trouve bien

qu'où il ne l'eſt pas ; il eſt forcé de ſe fuir toujours. Pour moi, je ferai là-deſſus dans ma richeſſe, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne ſerai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voiſinage ; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'uſurpe ſur les Princes mêmes ; je m'accommode ſans diſtinction de tous les terreins ouverts qui me plaiſent ; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terraſſe, & m'en voilà le maître ; dès-lors je m'y promene impunément, j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion ; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher ; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que je n'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe ;

je prends mon parc sur mes épaules, & je vais le poser ailleurs ; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voisins, avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables : voilà dans quel esprit on jouit ; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir, quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a

que faire de richeſſes ; il lui ſuffit d'être libre, & maître de lui. Quiconque jouit de la ſanté, & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche : c'eſt *l'aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence ; car pour le plaiſir elle n'eſt bonne à rien. Émile ne ſaura pas tout cela mieux que moi ; mais, ayant le cœur plus pur & plus ſain, il le ſentira mieux encore, & toutes ſes obſervations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En paſſant ainſi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne ſe trouvât pas ſi vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas *.

---

* *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul, & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxj. 10.

Enfin, le moment preſſe ; il eſt tems de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en faſſe une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoiſſe trop tard ſon erreur. Adieu donc Paris, ville célebre, ville de bruit, de fumée, & de boue ; où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris ; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne ſerons jamais aſſez loin de toi.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE

DES MATIERES,

POUR LES DEUX DERNIERS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. le Tome Quatrieme.
n. les notes.

Académies, T. III. *p.* 316
Adolescents, doivent être traités en hommes, III. 213
Et instruits de ce qu'on leur a caché, III. 225
Mais avec quelles préparations, III. 228, 238
Moyen de les exposer dans le monde, presque sans risque, III. 259 *& suiv.*
Plus dociles que dans leur enfance, III. 275
Adraste, Roi des Dauniens, IV. 407
Agrigentins, grands bâtisseurs, III. 330
Album des Voyageurs Allemands, IV. 354
Alcinoüs, son Jardin, IV. 235 *n.*
Alexandre, III. 235
Amatus Lusitanus, III. 58 *n.*
Ame de l'homme, son immatérialité prouvée, III 85
Sa destruction ne peut se concevoir, III. 86
Amour, sentiment rempli d'équité, IV. 274
Son pouvoir sur les inclinations des jeunes gens, IV. 317
Anciens, source de la pure Littérature, III. 316

Anglois & François, comparés par rapport aux Voyages, IV. 352, 354
Antoine, III. 237
Apelle, IV. 59
Apicius, III. 323
Argent, tue l'amour, III. 335
Ariſtide, III. 181
Ariſtocratie, ce que c'eſt, IV. 400
Ses limites, IV. 401
Convient aux Etats médiocres, IV. 403
Arts, d'agrément, n'ont pas beſoin de Profeſſeurs, IV. 68
Athéiſme, III. 198 *& ſuiv. n.*
Atômes, III. 52. 71. *n.*
Aubenton, (M. d') IV. 206
Aurelius Victor cité, III. 245
Auteurs, leur converſation plus profitable que leurs livres, III. 310

Bayle, III. 198
Beau, (le Sieur le) ce qu'il dit des Sauvages, III. 210
Beauté, ſon vrai triomphe eſt de briller par elle-même, IV. 57
Grande beauté moins à rechercher qu'à fuir dans le mariage, IV. 196
Bible, modeſtie de ſon langage, III. 242
Bonheur, (le) fin de tout être ſenſible, IV. 316
Sa route, celle de la Nature, IV. 318
Braconiers, III. 349
Brantôme, trait ſingulier qu'il rapporte, IV. 135 *n.*
Bucentaure, III. 234 *n.*

Capitales, (Villes) se ressemblent toutes, IV. 409
Il ne faut pas y aller étudier les Nations, *Ibid.*
Catéchisme, IV. 81
Modele d'instruction, IV. 82 *& suiv.*
Catilina, III. 104
Caton, III. 102
César, III. *Ibid.*
Charron cité, III. 137 *n.*
Chasse, (la) son utilité relativement à l'éducation, III. 228
Ses inconvéniens où elle n'est pas libre, III. 349
Cicéron, comparé à Démosthène, III. 314
Circé, IV. 304
Citoyens, sens de ce mot, IV. 383
Les François en ont dénaturé l'idée, III. 291 *n.*
Clarke, III. 32
Cléopâtre, III. 245
Cœur, nécessité d'imposer des loix à ses appétits, IV. 322
Collections, de tableaux & de livres, toujours incomplettes, III. 330
Compilateurs, modernes, III. 316
Condamine, (M. de la) singularité qu'il rapporte, III. 38
Confiance, moyen de gagner celle des personnes qu'on veut ramener au bien, III. 10
Conscience, le meilleur des Casuistes, III. 97 *& suiv.*
Le plus éclairé des Philosophes, IV. 193
Autres notions, III. 107, 114
Pourquoi si peu écoutée, III. 115

Contrat social, IV. 382
Produit un corps moral & collectif, IV. 383
Seule loi fondamentale, IV. 384
N'a jamais besoin d'autres garans que la force publique, IV. 385
Rend l'homme plus libre qu'il ne seroit dans l'état de nature, IV. 386
Convenances, par rapport au Mariage; combien de sortes, IV. 162, voyez *Mariage*.
Coquettes, leur manége, IV. 103
Sans autorité sur les amans dans les choses importantes, IV. 135
Coriolan, IV. 128
Corps politique, ses diverses dénominations, IV. 383
Différentes dénominations de ses membres, & relativement à quoi, *Ibid.*
Corps intermediaire entre les Sujets & le Souverain, IV. 392
Le corps entier, considéré sous différens rapports, prend différentes dénominations, *Ib.*
Comment s'appellent les membres de ce corps, *Ibid.*
Couvents, en quoi préférables pour les filles à la maison paternelle, IV. 33 *& suiv.*
Véritables écoles de coquetterie, IV. 118
Ctésias, IV. 358

Dalila, IV. 14
Darius, en Scythie, III. 335
Quel présent lui envoie le Roi des Scythes, *Ibid.*
Effet qu'il produit, III. 336
Décemvirs, IV. 127
Democratie ce que c'est, IV. 400
Convient aux petits Etats, IV. 403

Démosthène, comparé à Cicéron, III. 314
Descartes, III. 25, 47 & *suiv.*
Deuteronome, III. 147 *n.*
Adoucissement d'une de ses loix, IV. 13
Diane, IV. 228
Dieu, incompréhensible, III. 62, 92, 96
Puissant, bon, juste, III. 82, 95
Immatériel, III. 92
Eternel, III. 93
Intelligent, & comment, III. 94
Diogène, III. 235
Dogmes importans, quels? IV. 93 & *suiv.*
Domestiques, il en faut avoir peu pour être bien servi, III. 326
Droit politique, IV. 373
Droit de force, IV. 378
Droit de nature, IV. *Ibid.*
Droit d'esclavage, IV. 380
Droit de propriété, IV. 386
Droit de souveraineté, IV. *Ibid.*
Droit Public, IV. 405
Droit de la guerre, IV. 406
Dryades, IV. 425
Duclos, (M.) ses maximes d'éducation relatives à la politesse, III. 296 & *suiv.*

Education, moyen d'en étendre l'effet sur la vie entiere, IV. 277, 279
Doit être dans toute la simplicité de la Nature, IV. 325
Et, pour un adulte, toute opposée à celle d'un enfant, III. 220
Doit être différente pour les deux sexes, IV. 23
Ecritures, (les) leur majesté, III. 179
Emile, parvenu à l'âge de l'adolescence, III. 213

Son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte, III. 285 *& suiv.*
Ses manieres auprès du sexe, III. 293
Quels avantages il recherche ou mépriſe, III. 300
Vient avec ſon Inſtituteur à Paris, IV. 199
Leurs voyages, IV. 203
A quelle fin, IV. 208
Bien reçus chez le pere de Sophie, IV. 210
Commencement de ſes amours, IV. 212
Va ſe loger avec ſon ami à deux lieues loin de Sophie, IV. 228
Revient chez elle, IV. 233
Lui parle & en eſt écouté, IV. 238 *& suiv.*
Amant déclaré, IV. 250
Donne des leçons à ſa maîtreſſe en différens genres d'arts & de ſciences, IV. 253, 255
Brouillerie entre les deux amans, & à quel ſujet, IV. 259
Raccommodement, & à quel prix, IV. 261 *& suiv.*
Réprimande que lui fait la mere de Sophie, IV. 262 *& suiv.*
De quelle ſorte de jalouſie il ſera coupable, IV. 274
N'eſt point changé par l'amour, IV. 282
Ses différens voyages chez le pere de Sophie, IV. 284 *& suiv.*
Ses occupations, les jours qu'il ne voit point Sophie, IV. 290 *& suiv.*
Sa conduite envers les Payſans, IV. 291 *& suiv.*
Comment vaincu par Sophie à la courſe, IV. 206 *& suiv.*

Visité à l'attelier par le pere de Sophie, IV. 298
Par Sophie accompagnée de sa mere, IV. 299
Refus de s'en retourner avec elle, & par quel motif, IV. 301 *& suiv.*
Présente un enfant au baptême avec Sophie, & dans quelle occasion, IV. 315
Exhorté par son Instituteur à quitter pour un tems Sophie, IV. 316 *& suiv.*
Son trouble & son emportement, IV. 333
Obéit enfin à l'ordre qu'il reçoit de partir, IV. 342
Promesse de retour au bout de deux ans, IV. 344
Séparation, IV. 346
Instructions relatives aux voyages qu'il doit faire, IV. 370 *& suiv.*
Avec quelles connoissances il en reviendra, IV. 373
Résultat de ses observations pendant ses voyages, IV. 423
Son retour auprès de Sophie, IV. 435
Son mariage avec elle, IV. 436
Prêt à devenir pere, IV. 454
Succede à son Instituteur, IV. 455
Empédocle, reproche qu'il fait aux Agrigentins, III. 330
Enclos, (Mademoiselle de l') IV. 110 194
Enfans, leur bonne constitution dépend de celle des meres, IV. 10
Amusemens communs des enfans des deux sexes, IV. 38

Goûts propres qui les distinguent, IV. 39
Epitaphe d'un Héros moderne, comparée à celle de Sardanapale, III. 313
Espagnols, leur maniere de voyager, IV. 354
Etats, sens de ce mot, IV. 383
Etats de la vie, refondent souvent ceux qui les rempliſſent, III. 319
Eternité, IV. 89 *n.*
Evangile, (l') sa sainteté, III. 179
Existe, (j') premiere vérité connue, III. 35
Existance, (l') des objets de nos sensations, seconde vérité connue, III. 36

Fanatisme, III. 198 *& suiv. n.*
Femelles des animaux, sans honte vis-à-vis des mâles, IV. 7
Sans desirs, le besoin satisfait, IV. 8
Leur manége en amour, *Ibid. n.*
Accouplement exclusif dans certaines especes, IV. 270
Femmes, examen des conformités & des différences de leur sexe & du nôtre, IV. 2 *& suiv.*
Hommes, & en quoi, IV. 3
Leur destination, IV. 5
Leurs armes pour asservir l'homme, IV. 6
Font gloire de leur foiblesse, IV. 11
Toujours femmes, relativement à leur sexe, IV. 15
Ce qu'il leur faut pour en bien remplir les fonctions, *Ibid.*
Leur infidélité plus criminelle que celle de l'homme, IV. 19
Doivent mettre l'apparence même au nombre de leurs devoirs, IV. 17

Plus fécondes dans les campagnes que dans les grandes Villes, & pourquoi, IV. 19
Leur éducation doit être contraire à celle de l'homme, & à quel égard, IV. 29
Et relative aux hommes, IV. 30
Leur dépendance de l'homme, & en quoi, IV. 28
Comment renoncent à leur vocation, IV. 31
Leur plus importante qualité, IV. 50
Leur véritable reſſource, IV. 55, *& ſuiv.*
Leur politeſſe, IV. 72, *& ſuiv.*
Sont plutôt adroites que fauſſes, IV. 106, *& ſuiv.*
Ne ſont point faites pour la recherche des vérités abſtraites, IV. 112
Sûreté de leur goût dans les choſes phyſiques, III. 307
Sont les juges naturels du mérite des hommes, IV. 126, 153
Furent cauſe, chez les Romains, des plus grandes révolutions, IV. 127
Ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, IV. 153
Femmes à grands talens, leur charlatanerie, IV. 195
Femmes ſans pudeur, plus fauſſes que les autres, IV. 109 *Ibid. n.*
Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance, IV. 32, 40
A quelles occupations il les décide, IV. 41 *& ſuiv.*
Plus dociles que les garçons, IV. 42
Plutôt intelligentes, IV. 43
Et plutôt affectées du ſentiment de la décence & de l'honnêteté, IV. 69

Ne doivent point apprendre à lire & à écrire de bonne heure, IV. 44
Mais peut-être à chiffrer avant tout, *Ibid.*
Doivent être d'abord exercées à la contrainte, IV. 40
Pourquoi, IV. 59
Extrêmes en tout, IV. 46
D'où naissent plusieurs vices particuliers aux femmes, *Ibid.*
Leur babil agréable, IV. 70
Motifs secrets des caresses mutuelles que se font les filles devant les hommes, IV. 74
Gêne apparente qu'on leur impose, & à quelle fin, IV. 120
Moyen de les rendre vraiment sages, IV. 133
Empire qu'elles acquièrent par-là, IV. 135
Exemple, *Ibid. n.*
Comment élevées à Sparte, IV. 35
Petites filles, leur répugnance à lire & écrire, IV. 41
Plus rusées que les jeunes garçons, IV. 52
Exemple, IV. 53 *& suiv.*
Soin qu'on doit avoir de les faire causer, IV. 74 *& suiv.*
Fruit qu'on en retire, IV. 75
Flogistique, III. 44 *n.*
Fontenelle, ce qu'il disoit de la dispute sur les Anciens & les Modernes, III. 315
François, connoissent peu les autres peuples, IV. 347
François & Anglois, comparés par rapport aux voyages, IV. 352, 354

Galathée, IV. 107
Galanterie, quelle sorte de jalousie elle produit, IV. 272
Garçons, seroient mieux élevés, s'il n'y avoit point de colléges, IV. 24
Germains, (les) leur continence, & ses effets, III. 216
Leur respect pour les femmes, IV. 127
Goût, considérations sur le goût, III. 301 *& suiv.*
Différence du goût des Anciens à celui des Modernes, III. 312 *& suiv.*
Où doit être étudié, III. 316
Gouvernement, sens de ce mot, IV. 392
Ses différentes formes, IV. 400 *& suiv.*
Celui d'un seul, le plus actif de tous, IV. 398
Regles faciles & simples pour juger de la bonté relative des Gouvernemens, IV. 411 *& suiv.*
L'esprit n'en est jamais le même pour la ville & pour la campagne, IV. 415
Grotius, cité par rapport au droit politique, IV. 373 *& suiv.*
N'a donné que de faux principes du droit de la guerre, IV. 406

Habitudes, l'éducation ordinaire n'en donne point de véritables aux enfans, ni aux jeunes gens, IV. 280
Hercule, IV. 14
Hérodote, peintre des mœurs, IV. 354
Mal à propos tourné en ridicule, IV. 358

Hobbes, cité par rapport au droit politique, IV. 373 & *suiv.*
Homme, quel rang il occupe dans l'ordre des choses, III. 64
Composé de deux substances, III. 70, 85
Le moyen de leur union est incompréhensible, III. 50, 122
Sa dignité, III. 65
Elle est pour lui un motif de reconnoissance, III. 67
Auteur du mal, III. 81
Plaît à la femme comme plus fort qu'elle, IV. 5
Dépend de la femme à son tour, & en quoi; IV. 11, 26
Sa politesse plus officieuse que celle de la femme, IV. 72
Juge naturel du mérite des femmes, IV. 153
Destiné par la Nature à se contenter d'une seule, IV. 273
Toujours le même dans chaque âge, *Ibid.*
Hommes, (les) injustice de leurs plaintes sur la brièveté de la vie, IV. 200 & *suiv.*

IDÉALISTES & *Matérialistes*, chimere de leur distinction, III. 36
Idées, comparatives & numériques, ne sont pas des sensations, III. 38
Abstraites, sources des plus grandes erreurs, III. 51 & *suiv.*
De justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes, III. 100
Acquises, distinguées des sentimens na-

turels, III. 11
Idomenée, IV. 406
Imitation, source du beau dans les travaux des hommes, III. 305
Institut, III. 98 *n.*
Instituteur, (l') d'Emile, confident de son Eleve & de Sophie, & médiateur de leurs amours, IV. 248
Se glorifie de cet emploi, *Ibid.*
Fait voyager Emile, le ramene à Sophie, a la consolation de les voir mariés, vit avec eux dans le repos. Voyez, *Emile* & *Sophie*.
Instituteurs ordinaires, leur trop de sévérité vis-à-vis des jeunes filles, IV. 63
Torts qu'ils ont à l'égard de leurs éleves devenus grands, IV. 278
Jalousie, en amour, vient de la Nature, IV. 263
Preuve tirée des animaux, *Ibid.*
Tient beaucoup à la puissance du sexe, IV. 269
A son motif dans les passions sociales plutôt que dans l'instinct primitif, IV. 272
Jeu, ressource d'un désœuvré, III. 331
Juger, differe de *sentir*, & en quoi, III. 37
N'appartient qu'à l'être actif ou intelligent, *Ibid.*
Julius Camillus, III. 58

LANGUE FRANÇOISE, III. 241.
Langue des signes. Voyez *Signes*.
Leçons, leurs mauvais effets, quand elles sont tristes, IV. 124.

Légiſlation parfaite, IV. 397
Léonidas, III. 181
Liberté, en quoi elle conſiſte, III. 76
Son principe immatériel, III. 77
Pourquoi nous a été donnée, III. 78
Effets de ſon bon ou mauvais uſage, III. 122 & *ſuiv.*
Liberté, terme incompatible avec celui *d'empire*, IV. 125
Et avec l'exemption des beſoins, *Ibid.*
On y aſpire en vain ſous la ſauvegarde des loix, IV. 429
N'eſt dans aucune forme de gouvernement, IV. 430
Mais dans le cœur de l'homme libre, *Ibid.*
Livres, leur abus, IV. 347
Font négliger le livre du monde, IV. 348
Locke, III. 70
Quand il quitte ſon éleve, IV. 2
Loi, ſa définition eſt encore à faire, IV. 387
Lucrece, III. 106

Magiciens de Pharaon, III. 147
Magiſtrat, ſens de ce mot, IV. 392
Magiſtrat, trois volontés eſſentiellement différentes à diſtinguer dans ſa perſonne, 6 IV. 298
Maîtres à danſer & à chanter, IV. 61
Marcel, Maître à danſer, III. 293
Mariage, premiere inſtitution de la Nature, III. 24
Le plus ſaint de tous les contrats, *Ibid.*
Mariages mal aſſortis, leur cauſe, IV. 194
Mariages heureux, d'où ils dépendent, IV. 184, 185, 189, 191, 196, & *ſuiv.*

Maris, cauſe de leur indifférence, IV. 65
Matérialiſme, ſon abſurdité, III. 51, 70, *n.*
Matérialiſtes, III. 30
Leur raiſonnement comparé à celui d'un ſourd, III. 73
Matiere, ſon état naturel, III. 43
Ne peut penſer, III. 70 *Ibid. n.*
Meres, maîtreſſes de l'éducation de leurs filles, IV. 24
Comment elles doivent les élever, IV. 51
Quand elles peuvent les introduire dans le monde, IV. 16
Réponſe à une objection, *Ibid. & ſuiv.*
Miſſionnaires, III. 168
Monarchie, ce que c'eſt, IV. 401
Convient aux grands Etats, IV. 403. Voyez *Royauté*,
Monde, (le) peu dangereux pour une fille bien élevée, IV. 122
Montaigne, III. 108, 283
Continence de ſon pere, III. 217
Monteſquieu cité, IV. 374
Moralité de nos actions, en quoi conſiſte, III. 100, 114
Objections réfutées, IV. 107, 109
Mort, ce qu'elle eſt par rapport au juſte, III. 84, 86. IV. 333
Par rapport au méchant, IV. 332
Motte, (la) cité, & ſur quoi, III. 315
Mouvement, n'eſt pas de l'eſſence de la matiere, III. 43. *Ibid. n.* 51
De deux ſortes, III. 43 *& ſuiv.*
Quel chez les animaux, III. 44
Preuve d'une premiere cauſe, III. 48, 54

Nations, chacune a ſon caractere propre, IV. 351
Comment diſparoiſſent les différences nationales, IV. 355, 457
Newton, III. 47 *& ſuiv.*
Nieuventit, III. 58

Omphale, IV. 14
Orgueil, ſes illuſions, ſource de nos plus grands maux, IV. 330
Orientaux, (les) comment regardent la vie, III. 338
Orphée, III. 128

Paganisme, ſes Dieux abominables, III. 106
Paladins, connoiſſoient l'amour, IV. 129
Palais, leur inutilité, III. 328
Leurs inconvéniens, III. 329
Paracelſe, III. 59
Paris, ſiége du goût, III. 309 *& ſuiv.*
Et du vice, III. 357
Pariſien, en quoi ſtupide avec beaucoup d'eſprit, IV. 348
Parures, leur incommodité, III. 333
L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens, IV. 57
Néceſſaires à certaines figures, IV. 58
Parures ruineuſes, vanité du rang, non de la perſonne, *Ibid.*
Paſſions, comment bonnes ou mauvaiſes, IV. 328

Peuple, ſens de ce mot en politique, IV. 383
Peuple, (le) pourquoi ne s'ennuie point, III. 340 *& ſuiv.*
Philippe, III. 329
Philoclès, IV. 406
Philoſophes, III. 27
Cauſes de la diverſité de leurs ſentimens, III. 28
Ne prennent point intérêt à la vérité. III. 30
Leur unique objet, *Ibid.*
Leurs biſarres ſyſtêmes, III. 32, 60, 107
Philoſophie, ſon pouvoir relativement aux mœurs comparés à celui de la religion, III. 200 *n.*
Pierre, (Abbé de St.) cité, IV. 405
Plaiſirs, leur mort, III. 353
Platon, ſon Juſte imaginaire, III. 180
Pourquoi dans ſa république donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes, IV. 205
Comment voyageoit, IV. *Ibid.*
Plebéïens, obtinrent le Conſulat par une femme, IV. 127
Pline, IV. 348
Plutarque, III. 84
Polygamie, IV. 272
Politeſſe, en quoi conſiſte la véritable, III. 296
Paſſages de M. Duclos ſur ce ſujet, *Ibid. & ſuiv.*
Celle des hommes. Voyez *Hommes.*
Celle des femmes. Voyez *Femmes.*
Poul-Serrho, ce que c'eſt chez les Mahométans, III. 201 *& ſuiv.*

Préjugés, ne changent point les relations naturelles, IV. 130
Primeurs, leur insipidité, III. 325
Protésilas, IV. 406
Providence, (la) considérée relativement à la liberté de l'homme, III. 77
Comment justifiée, III. 84
Et par rapport à quoi, III. 83
Puissance, sens de ce mot en politique, IV. *Ib.*
Pythagore, comment voyageoit, IV. 205

Raymond Lulle, à quoi son art est bon, IV. 349 *& suiv.*
Regulus, III. 110
Religion, on n'en doit point faire dans l'enseignement un objet de tristesse & de gêne, IV. 79
Son pouvoir pour empêcher le mal & procurer le bien, III. 200. *& suiv. n.*
Les principales de l'Europe, III. 162
Remords, III. 104
Réponse d'un vieux Gentilhomme à Louis XV. III. 294
Reuchlin, III. 166
Ridicule, (le) toujours à côté de l'opinion, III. 342
Riches, ce qu'ils sont ordinairement, III. 310
Ce qu'ils devroient faire pour jouir réellement de leurs richesses, III. 321 *& suiv.*
Toujours ennuyés, III. 341 *& suiv.*
Quel est le vrai riche, III. 356
Royauté, susceptible de partage, IV. 401
Exemples, *Ibid.*
Rois, IV. 392
Rome, son respect pour les femmes, IV. 127
Sauvée par elles des mains d'un proscrit, *Ib.*

Devenue libre par une femme, *Ibid.*
Romains, leur attention à la langue des signes, III. 236

Saisons, ne point anticiper sur elles pour le service de la table, III. 324
Salente, (une autre) objet des recherches d'Emile, IV. 406
Samson, IV. 14
Sardanapale, son Epitaphe, III. 333
Sauvages, leur enfance, III. 210
Leur adolescence, *Ibid.*
Sceptiques, leur malheur, III. 26
Sensations, différentes de leur cause ou de leur objet, III. 36
Comment distinguées par l'être sensitif, III. 39
Sens, dans leur usage nous ne sommes pas purement passifs, III. 40 *& suiv.*
Sentiment du moi, doute sur sa nature, III. 35
Sentiment intérieur, relativement à l'ordre sensible de l'Univers, III. 56, 96 *& suiv.*
Difficile à rappeler, III. 130
Sentimens naturels, de deux sortes, III. 112
Antérieurs à notre intelligence. III. 113
Sentir, en quoi differe de *juger*, III. 37
Sexes, vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes, IV. 4
En quoi sont égaux, *Ibid.*
En quoi non comparables, *Ibid.*
Dans leur union concourent différemment au même objet, IV. 5
De cette union naissent les plus douces loix de l'amour, III. 14
Leurs devoirs relatifs ne peuvent avoir la même rigidité, III. 16

Comment doit être respecté ce qui les caractérise, III. 23
En quoi leur relation sociale admirable, III. 76
Signes, énergie de leur langage, III. 231, 235 & *suiv.*
Relativement à l'éducation, III. 238
Sparte, son respect pour les femmes, IV. 127
Spontanéité, III. 45
Stoïciens, l'un de leurs bisarres paradoxes, III. 158
Sociétés, leur vrai lien, III. 334
Socrate, III. 110, 180 & *suiv.*
Solon, acte illégitime de ce Législateur, IV. 387
Sophie, compagne future d'Emile, IV. 1
Son portrait, IV. 136 & *suiv.*
Aime la parure & s'y connoît, IV. 138 & *suiv.*
Ses talens naturels, IV. 139
Ceux qu'elle a cultivés, *Ib.* & *suiv.*
Ses occupations domestiques, IV. 140
Entend tous les détails du ménage, IV. 141
Sa délicatesse extrême sur la propreté, IV. 142
Doit ce défaut aux leçons de sa mere, *Ib.*
Excès qu'elle évite en ce point, IV. 144
Naturellement gourmande, puis devenue sobre, *Ibid.*
Qualités de son esprit, IV. 145
Idée de son caractere, IV. 146 & *suiv.*
A de la religion & quelle, IV. 149
Aime la vertu & par quels motifs, *Ib.* & *suiv.*
Dévorée du seul besoin d'aimer, IV. 151, 176

Inſtruite des devoirs & des droits de ſon ſexe & du nôtre, IV. 152
A peu d'uſage du monde, IV. 154
Y ſupplée par une politeſſe à elle, *Ibid.*
Dédaigne les ſimagrées Françoiſes, IV. 155
Son ſilence & ſon reſpect, & avec quelles perſonnes, *Ibid.*
Son ton impoſant & modeſte en même tems avec les jeunes gens de ſon âge, IV. 156
Sa maniere de répondre aux propos galans, IV. 157
Eſt flattée des louanges ſinceres, & d'un hommage fondé par l'eſtime, IV. 158
Diſcours que lui tient ſon pere penſant à la marier, IV. 159 *& ſuiv.*
Etat paſſé de ſes pere & mere, IV. 161
Leur état actuel, IV. 162
Heureux dans leur pauvreté, *Ibid.*
Eſt livrée à elle même ſur le choix de ſon époux, IV. 167
Chargée par ſuppoſition d'un tempérament ardent, IV. 168
Contrepoids, *Ibid & ſuiv.*
Envoyée à la ville & pourquoi, IV. 171
Revient chez ſes parens, IV. 172 *& ſuiv.*
Sa langueur, IV. 173
Rivale d'Eucharis, IV. 178
Voit Emile & ſon Inſtituteur, conduits par le haſard chez ſon pere, IV. 209
Croit avoir trouvé Télémaque dans Emile, IV. 210
L'écoute ſavorablement, IV. 238
Prend ouvertement ſur lui l'autorité d'une Maîtreſſe, IV. 250
Reçoit en différens genres d'arts & de ſciences des leçons de ſon amant, IV. 253, 255.

Irrite ſa paſſion par un peu d'inquiétude, IV. 267
Comment regle ſes allarmes, IV. 275
Sa victoire ſur Emile à la courſe, IV. 297
Accompagnée de ſa mere va le voir à l'attelier, IV. 299
L'accepte pour époux, & dans quelle occaſion, IV. 312
Préſente avec lui un enfant au baptême, IV. 315
Préparée à une ſéparation de deux ans, IV. 342
Sa douleur muette au départ d'Emile, IV. 346
Enfin l'épouſe, IV. 436
Devient enceinte, IV. 454
Souverain, ſens de ce mot en politique, IV. 383
Sujets, relativement au contrat ſocial; ſens de ce mot en politique, *Ibid.*

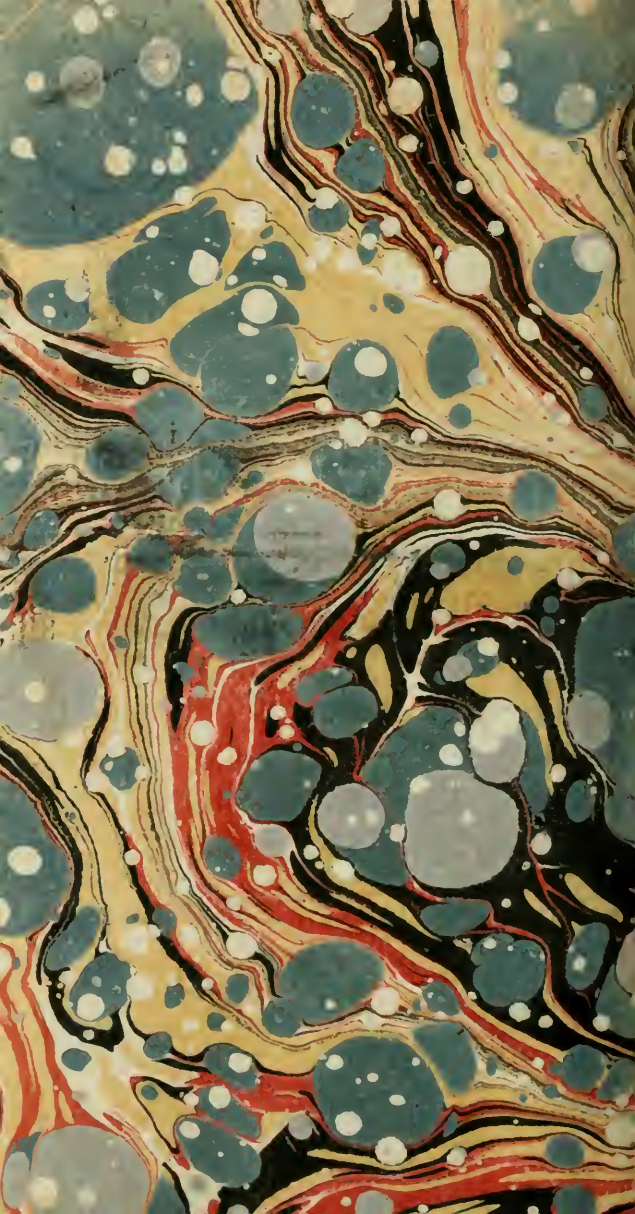
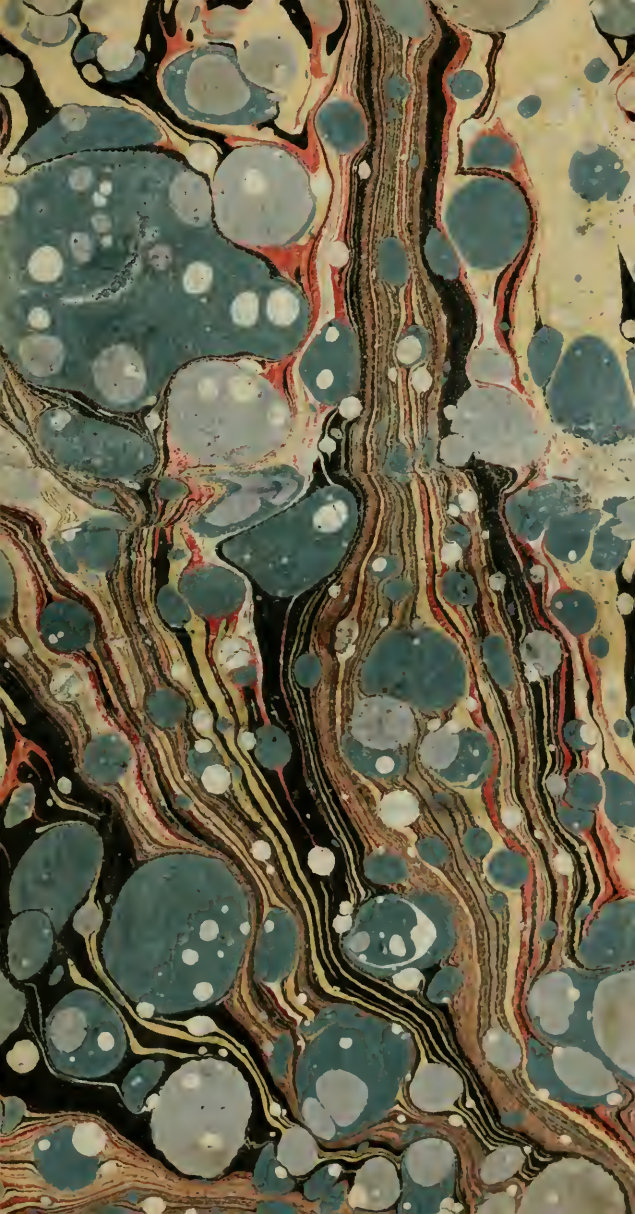
TACITE cité, IV. 255
Talens, leurs bons effets, IV. 69
Lequel tient le premier rang dans l'art de plaire, IV. 70
Talens agréables, trop réduits en art, IV. 66
Tarquin, III. 235
Terraſſon, (l'abbé) combattu, & ſur quoi, III. 315
Thalès, comment voyageoit, IV. 205
Théâtre, (le) ce qu'on y apprend, III. 316
A quoi mene ſon étude, III. 317
Thermopyles, inſcription qu'on y liſoit, III. 314
Theſpicius, ſes cinquante filles, IV. 14

Toilette, d'où vient ſon abus, IV. 60
Thraſibule, III. 245

ULYSSE, ému du chant des ſirenes, III. 249
Ses compagnons avilis par Circé, IV. 304
Univers, ſon harmonie démontre une Intelligence ſuprême, III. 56, 60
Veniſe, pourquoi ſon Gouvernement adoré du Peuple, III. 233 *n.*
Vertu, (la) comparée au Prothée de la Fable, III. 118
N'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la Nature, IV. 128
Etimologie de ce mot, IV. 324
Quelle eſt la baſe de toute vertu, *Ibid.*
Ce que c'eſt que l'homme vertueux, IV. 326
Vêtemens, aiſance de ceux des anciens Grecs, IV. 36
Gêne des nôtres, *Ibid. & ſuiv.*
De ceux des femmes, & ſur-tout en Angleterre, IV. 37
Vice, ſes inconſéquences, III. 336 *& ſuiv.*
Village, moyen d'y mener une vie agréable, III. 345
Villes, (les grandes) épuiſent un Etat, IV. 413
Violences en amour, très-communes dans les Antiquités Grecques & Juives, IV. 12
Plus rares de nos jours & pourquoi, IV. 13
Viſages, ne changent point avec les modes, IV. 57
Voyager, non en courrier, mais en voyageur, IV. 205
Agrément qu'il y a d'aller à pied, *Ib. & ſuiv.*

En *voyageant* on doit observer les peuples avant les choses, IV. 362
Voyages, question proposée à ce sujet, IV. 347
Maniere de poser autrement la question, *Ibid.*
Autre maniere, IV. 350
Pourquoi instruisent certaines gens moins que les livres, IV. 151
A quoi se rapporte l'instruction qu'on en retire, IV. 359
Ne conviennent qu'à très-peu de gens & à qui, IV. 362
Pris comme une partie de l'éducation doivent avoir leurs regles, IV. 364
Ce qui les rend infructueux à la Jeunesse, IV. 408
Pourquoi les jeunes gens doivent séjourner peu dans les grandes Villes, IV. 416
Voyageurs, leurs mensonges & leur mauvaise foi, IV. 349
But des Savans qui voyagent, IV. 361
Volsques, IV. 128

XENOCRATE, III. 106
Xénophon cité, III. 303

ZENON, III. 215

Fin de la Table.